

Le
Livre
de Poche
Jeunesse

JACQUES CASSABOIS

Dix contes de magie



© Librairie Générale Française, 2008.
Illustration de couverture : Carole Gourrat
ISBN: 978-2-01-323128-2

Pour Zélie et sa maman

1

LA MARMITE QUI TROTTE

Où l'on voit qu'à trop étaler
ses richesses, on court le risque
de les perdre.

Le feu est éteint, le chaudron est vide.

— Nous n'avons plus rien, soupire la femme tristement. Il va falloir se décider.

— Alors, décide, toi, répond le mari. Moi, je ne sais pas.

L'épouse hausse les épaules. Elle est lasse de son homme qui n'assume jamais aucune responsabilité. Lasse de ne devoir compter que sur elle-même.

— Emmène la vache à la foire et vends-la ! poursuit-elle avec humeur. Avec les quatre sous qu'elle nous rapportera, on pourra durer un peu en attendant...

En attendant quoi ? Rien, évidemment. C'est juste manière de dire. L'espérance n'est bonne que pour ceux qui ont les moyens. La femme a bien conscience qu'ils s'enfoncent encore d'un degré dans la misère en vendant leur unique bête. Mais ils ne peuvent plus la nourrir et elle non plus, puisqu'elle ne produit plus de lait. Alors !...

— Si elle vient à mourir de faim, on n'en tirera rien. Il faut s'en débarrasser pendant qu'elle respire.

— C'est bon !

Docile, le mari passe une corde autour du cou de l'animal et prend la route de la ville.

En chemin, il rencontre un homme.

— Pas d'ici, celui-là ! Un étranger.

L'inconnu porte une énorme marmite et fait des haltes fréquentes pour se reposer. Il a chaud, il transpire.

— Dieu que c'est lourd ! s'exclame-t-il en s'épongeant.

Notre homme s'arrête à son tour, prêt à engager la conversation.

— Où allez-vous ? demande l'étranger.

— À la foire, vendre cette vache. C'est ma femme qui a décidé.

— À la foire ? Pauvre ami, au train où vous y allez, tous les maquignons¹ seront partis lorsque vous arriverez. J'ai mieux à vous

proposer.

— Dites toujours, ma foi !

— Faisons échange. Je vous donne ma marmite. Vous me donnez votre vache.

Embarrassé, le paysan se tourne vers l'animal comme s'il lui demandait son avis.

— C'est que, hésite-t-il, ma femme ne va pas être d'accord. Ce n'est pas une marmite qu'elle m'a demandé de rapporter, mais de l'or.

— Justement. Cette marmite vaut de l'or !

— Ah bon ! Et comment ça ?

— Impossible d'en parler, c'est un secret. Si la marmite découvre que je l'ai divulgué, c'est vous qui en pâtirez. Il faut la prendre sans discuter, en confiance, ou la laisser.

— Alors, si c'est ainsi, répond le paysan, impressionné, je la prends.

Il confie sa vache à l'étranger, charge la marmite sur son épaule et fait demi-tour pour rentrer.

— Vous ne regretterez pas votre choix, vous verrez ! lui promet l'étranger alors qu'il s'éloigne.

Tout heureux de cette décision, la première de sa vie, il se retourne pour saluer l'inconnu. Mais celui-ci a déjà disparu et sa vache avec lui.

— Bizarre ! s'étonne le paysan. Ils étaient là il y a un instant. Je n'ai pas rêvé pourtant.

Sur son dos, le poids du chaudron le rassure. Il se remet à marcher.

Lorsque sa femme le voit débarquer, chargé comme un baudet, elle soupçonne une embrouille.

— Qu'est-ce que tu m'apportes là ? La vache, combien l'as-tu vendue ? Montre-moi les écus !

— Pas d'écus, femme ! triomphe le mari en déchargeant son fardeau. Beaucoup mieux ! Une machine à en fabriquer : cette marmite !

— Quoi ! Une marmite ? s'égosille la femme en fureur. Tu as vendu la vache pour une marmite ?

— Qui vaut de l'or, femme ! Tu m'entends ? Qui vaut de l'or ! nuance-t-il avec assurance. Mon acheteur me l'a garanti !

— Eh bien, va donc me le chercher, ton acheteur, bougre d'âne, pour qu'il me le garantisse, à moi aussi ! À cette heure, il est loin et il doit rire ! gronde l'épouse, hors d'elle.

Elle passerait volontiers sa rage en le rossant à coups de manche de fourche. Mais à quoi bon ? Une raclée ne le rendrait pas plus intelligent.

— La prochaine fois, tu feras tes commissions toi-même, proteste le mari en se repliant vers la grange.

— Quelle prochaine fois ? Réfléchis donc ! Il n'y aura pas de prochaine fois. On n'a plus rien. PLUS RIEN !... Oh, et puis tu m'énerves ! Je ne veux plus te voir. Disparais !

Le lendemain, la femme se lève, à l'aube comme chaque matin, et prépare le feu dans la cheminée. La marmite a passé la nuit à côté de l'âtre. En la voyant, la femme sent sa colère se rallumer.

— Tu es toujours là, toi ? maugrée-t-elle, en préparant son petit bois.

La marmite l'a comprise et, comme pour la tranquilliser, lui dit :

— Je trotte !

La femme sursaute.

— Qu'est-ce que... Quoi ?... Tu rotes ? répond la femme interloquée.

— Non, je trotte !

— Ah, tu trottes ! Et où veux-tu aller ?

— Jusque chez le roi, pardi ! Jusque chez le roi !

Et, après s'être dandinée sur ses trois pieds pour prendre son élan, trot', trot', trot'... elle s'en va.

— Ne te gêne pas ! bougonne la paysanne en la regardant partir. Après tout, bon débarras !

Si elle savait... Heureusement, la marmite ne l'écoute pas et poursuit son chemin, tout droit, sans se laisser distraire.

Elle arrive bientôt au château et elle pénètre dans la cour, comme quelqu'un qui connaît les lieux.

C'est justement le jour du pain et la cuisson se termine. Les servantes s'affairent à sortir la fournée. La marmite les voit et vient se placer à côté d'elles.

— Tiens, une marmite ! s'exclament les filles. Bonne idée !

Elles y entassent pêle-mêle, miches, brioches, galettes, par commodité.

— C'est drôle, remarque l'une d'elles. Plus on la remplit, plus elle en contient !

En effet, toute la fournée prend place à l'intérieur. Une fois chargée, la marmite se dandine à nouveau sur ses trois pieds et dit :

— Je trotte !

— C'est cela. Trotte jusqu'à la cuisine. Tu soulageras nos bras.

— Non, pas à la cuisine. À la chaumière du paysan, pardi ! À la chaumière du paysan. Ils ont faim sa femme et lui.

Et trot', trot', trot'... elle s'en va.

— Hé ! s'écrient les servantes. Rattrapez-la !

Trop tard, elle est partie et nul ne peut plus l'arrêter.

La paysanne la voit arriver. Elle n'en croit pas ses yeux. Elle court appeler son mari, toujours au lit.

— Au travail, vite ! On a du pain sur la planche !... Si tu savais !

Il se lève en quatrième vitesse pour ne pas se faire houspiller et accourt en caleçon, au moment où la marmite franchit le seuil de la maison.

— Ah ça ! s'émerveille le mari. Des miches, des brioches, des galettes...

Ils s'empressent de décharger la cargaison, la rangent dans le buffet, l'empilent sur les étagères et s'attablent ensuite pour un festin comme ils n'en ont pas fait depuis longtemps.

— Je te l'avais bien dit, cette marmite vaut de l'or ! se réjouit le mari.

— C'est vrai, approuve son épouse. Le pain, c'est l'or du pauvre qui a faim !

Le lendemain, la marmite, qui a passé une nouvelle nuit à côté de la cheminée, s'éveille et annonce le programme de la journée.

— Je trotte !

— Et où comptes-tu aller, ce matin ? lui demande la paysanne, intéressée.

— Au château du roi, pardi ! Au château du roi.

— Alors, vas-y ! répond la femme en lui ouvrant la porte.

Ce jour-là, on brasse la bière chez le roi et on s'apprête justement à la verser dans des tonneaux, lorsque la marmite fait son entrée.

— Hé, toi ! l'interpelle un ouvrier. Tu tombes à pic, approche !

La marmite obéit, se positionne sous la cuve, et les hommes commencent à transvaser le breuvage. Mais plus elle se remplit, plus elle en contient.

— On lui donnerait la mer à boire, elle l'avalerait d'un trait ! admire un domestique.

Il n'est pas au bout de ses surprises, car lorsque la cuve est vide, il reste encore de la place dans la marmite.

— Elle va nous économiser du portage ! se réjouit un apprenti.

— Et nous épargner des maux !

La marmite a d'autres projets. Une fois son chargement terminé, elle se soulève d'un pied sur l'autre, souple comme un roseau, et dit :

— Je trotte !

— Oui, oui, ne te gêne pas ! plaisantent les ouvriers. Trotte jusqu'à la cave. On va t'indiquer par où passer.

La marmite ne les écoute pas et trot', trot', trot'... elle s'en va.

— Hé, c'est par ici ! Arrêtez-la !

Cause toujours ! Elle est lancée et personne ne la rejoindra.

La joie des deux paysans en la voyant rentrer ! Ils fêtent l'événement, trinquent à leur santé, boivent une chope, puis deux, et mangent une galette, aux frais du roi.

— Tu vois que j'ai eu raison de faire confiance à l'étranger ! rappelle le mari qui retrouve sa fierté.

— Tu as eu raison, admet sa femme. Je t'avais mal jugé.

Le lendemain à nouveau, et pour la troisième fois, la marmite, infatigable, se rend au château, et ce jour-là, merveille ! ni pain ni bière, mais de l'or, du vrai, en pleine lumière.

En effet, le roi l'a sorti de ses souterrains où il l'abrite, car, à force de séjourner à l'humidité, le métal ternit, s'incruste de mois. Ainsi, en l'étalant au soleil, il lui fait prendre l'air et il le regarde reprendre sa belle couleur. Lorsque ses écus scintillent à nouveau, il les redescend sous terre.

C'est à cet instant que la marmite arrive. Le roi l'aperçoit.

— Hep, par ici, toi !

Humblement, elle accourt, se met à la disposition du monarque et celui-ci range dans le récipient tout l'or qu'il a déballé insollement.

Lorsque plus une pièce ne reste sur le pré, la marmite s'ébroue comme un jeune chien mouillé et déclare :

— Je trotte !

— Tu l'as dit, petite, trotte jusqu'à mes coffres-forts, approuve le roi en ouvrant la marche. Suis-moi.

La marmite n'entend que ce qui l'arrange, quel que soit son interlocuteur, maître ou valet. Aussi fait-elle demi-tour et trot', trot', trot'... direction la chaumière des pauvres gens.

Quand le roi prend conscience qu'elle est partie et que son or s'est envolé, il y a beau temps qu'elle a filé.

— Au voleur ! Au voleur !

Par chance, personne n'a vu dans quelle direction elle est allée.

Chez elle, la paysanne, curieuse, attend plus que jamais le retour de sa voyageuse.

— Après le pain, après la bière, que va-t-elle nous rapporter, cette fois-ci ?

Elle est bien loin de se douter ! Quand elle voit revenir le chaudron, elle se précipite à sa rencontre et tombe des nues en découvrant son chargement. Elle veut s'assurer qu'elle ne rêve pas. Elle prend une pièce, la mord :

— C'est bien de l'or ! Du vrai !

Elle court chercher son mari, tout énervée.

— L'étranger t'avait bien assuré que la marmite valait de l'or ? lui crie-t-elle. Viens voir. Il ne s'est pas trompé.

L'homme la rejoint, manque tomber en syncope, se ressaisit, vérifie à son tour et déclare :

— Tu vois, je savais bien !

Ils s'embrassent et c'est la première fois depuis longtemps. Leur avenir est assuré désormais. Ils retrouvent confiance en la vie et commencent à concevoir des projets.

Sauf que... le roi n'a pas l'intention de se laisser détrousser par un pot à trois pieds ! Pendant que les veinards se réjouissent, il donne des ordres et organise la contre-attaque.

— Si cette marmite revient, prévenez-moi. Je lui réserve une surprise ! Ah, maudite !

De loin, la marmite l'entend et décide de lui donner satisfaction. Dès le matin suivant, trot', trot', trot'... elle se remet en route jusqu'au château du roi, pardi ! Jusqu'au château du roi, j'ai dit.

Celui-ci la cueille dès qu'elle franchit le portail de sa cour.

— Hep, arrêtez-la ! ordonne-t-il à ses soldats en embuscade.

Horreur, la marmite est cernée ! Elle ne peut plus s'échapper et le roi, redoutable, vient se camper devant elle.

— Ainsi, te voilà, toi qui trottes !

D'un bond, il saute à l'intérieur du chaudron, baisse son pantalon et annonce fièrement :

— Eh bien moi, je ne trotte pas, JE CROTTE !

Il n'a pas le temps de joindre le geste à la parole, car la marmite s'ébranle, bouscule les gardes, qui tombent sur le derrière, et... trot', trot', trot', emporte son trophée de toute la vitesse de ses trois pieds.

À l'intérieur, le prisonnier empêtré dans son pantalon, bousculé, ne parvient pas à se relever. Il crie :

— Halte-là !

La marmite poursuit sur sa lancée.

— Où m'emmènes-tu ?

— Chez le diable de l'enfer ! Car ton temps est fini sur la Terre !

— Arrête !

C'est le dernier mot, paraît-il, qu'il a prononcé, car nul ne les a jamais revus. Ni la marmite, ni le roi.

La paysanne et son mari sont partis très loin, vivre à l'abri des envieux et de leurs jalousies.

Quant à l'étranger, il se fait rare. Pourtant, on m'a assuré qu'il se promène toujours de par le monde, en quête de rencontres. Mais les chemins qu'il emprunte ne sont plus tellement fréquentés...

Cette histoire était racontée au Danemark, dans la province du Jutland, au XIX^e siècle, par Maren Jensdatter, une paysanne misérable qui connaissait bien des contes et des ballades.

2

LE BATEAU QUI VA SUR TERRE ET SUR MER

Où l'on voit comment un infirme
bien décidé peut s'imposer,
malgré la volonté d'un roi.

C'est un roi. Il règne. Comme ci, comme ça. Sans chercher à savoir si ses sujets sont satisfaits de ses décrets.

Tout par un beau jour, il apprend qu'un collègue à lui, roi d'un autre pays, possède un bateau mirobolant, qui va sur la terre comme sur la mer.

— J'en veux un pareil, moi aussi ! s'écrie-t-il. Qu'on le mette en chantier !

— Sur terre comme sur mer, sire ? C'est impossible. Personne ne sait.

— Alors cherchez ! Je mets ma fille dans la balance. Celui qui découvrira un moyen la gagnera en récompense.

La fille n'est pas vilaine pour un sou. Mais elle est fille de roi, surtout, héritière, et possédera le royaume à la mort de son père. Ah ! cette qualité-là, bien avant sa beauté ou même son caractère, fait courir tous les gars.

Quand ils apprennent la nouvelle, ils se mettent aussitôt à l'ouvrage, chacun avec l'espoir de décrocher la timbale. Hélas ! naviguer sur terre comme sur mer, c'est une fameuse énigme à résoudre. Personne n'en découvre la clé, et l'ardeur de la jeunesse, pourtant galvanisée par l'offre du roi, retombe bientôt comme un soufflé. Trop difficile ! La princesse, à ce train-là, n'est pas près de se marier.

Trois jeunes gens n'ont pas encore tenté leur chance. Ils n'y croient pas.

— Une princesse ? Faut pas rêver !

Quand ils apprennent que tous les concurrents ont échoué, ils se mettent finalement sur les rangs.

— Après tout, pourquoi pas nous ?

J'ai dit trois. C'est inexact. Ils sont deux en réalité, les plus âgés, à décider. Le troisième compte pour du beurre. Chétif, boiteux, il est juste bon à s'asseoir devant la cheminée pour surveiller le feu.

La mère est veuve, sans autre ressource que ses deux grands qui font barrage à la misère. Car ils sont vigoureux, et rudes, et travailleurs, même si, côté cœur, ils sont un peu rudimentaires.

L'aîné donc rassemble ses outils le premier et dit :

— À moi l'honneur ! Prépare-moi à manger, mère. Je vais au bois.

La mère glisse une miche de pain dans sa musette et le voilà parti.

En chemin, il croise une vieille, toute ridée, toute cassée. Il ne la connaît pas. Il se méfie.

— Du pain, mon garçon, s'il te plaît. J'ai faim.

— Du pain ? Comme si j'en avais !

— Et ta musette, là, qu'est-ce qu'elle contient ?

— Du crottin !

— Puisses-tu t'en rassasier, mon gars !

L'aîné a ralenti. Il reprend sa route en songeant : « Bon débarras ! »
Mais la vieille l'apostrophe :

— Où t'en vas-tu à si grands pas ?

— Pas plus loin que le bois !

— Quoi faire ?

« Elle est bien curieuse, se dit-il. Si jamais je construis le bateau et qu'elle me vole le secret ?... »

— Des écuelles pour la soupe ! lui répond-il.

— Tu en auras plus que tu crois !

L'aîné hausse les épaules et ne s'arrête pas. Il a assez perdu de temps.

Une fois à pied d'œuvre, il abat un arbre, l'ébranche et creuse le tronc pour former la coque. Mais il a beau s'appliquer, il ne contrôle pas ses outils. Au lieu d'un bateau, ce sont des écuelles à soupe qu'il taille, à tire larigot.

Il en façonne ainsi des dizaines, toute la matinée, et quand il s'arrête pour manger, épuisé, il trouve dans sa musette, non pas du pain, mais... du crottin !

Furieux, il ramasse ses outils et rentre à la chaumière.

— Du crottin, mère ? Tu veux que je mange du crottin ?

La mère ouvre la besace et sort la miche qu'elle y avait déposée le matin.

— Que racontes-tu, fils ? Tu n'es pas bien ? Moi j'appelle ça du pain !

L'aîné fléchit, comme s'il recevait un coup sur la nuque. Son cadet le voit désespéré. Il le rassure.

— Repose-toi, frère, tu es à bout de forces. Tu as échoué, mais je réussirai pour nous deux.

Il passe la musette en bandoulière, saisit sa hache, ses coins², son herminette³ et s'en va.

Sur la route, la vieille est toujours là, en attente, comme un miroir, pour réfléchir le cœur des passants.

— Non, non, je n'ai rien ! s'écrie le cadet avant d'être sollicité.

— Ta musette est bien gonflée pourtant.

— De la bouse ! Rien que de la bouse, dedans !

— Si c'est ton plat préféré, bon appétit !...

Le cadet allonge le pas. Il a hâte d'atteindre le bois.

— Tu as l'air bien pressé ! le retient la vieille.

— J'ai des cuillers à soupe à tailler. Une grande quantité.

— Ne t'inquiète pas, tu seras aidé.

En effet, quand il a abattu un arbre et qu'il l'a apprêté pour construire le fameux bateau, voilà que ses outils échappent à sa volonté, mènent la danse et taillent, sans s'arrêter, des cuillers en abondance.

Après des heures de travail effréné, le cadet, exténué, parvient à faire une pause pour se restaurer. Hélas, dans sa musette, comme il l'a prétendu à la vieille, c'est de la bouse fraîche qui l'attend.

— Pouah ! grimace-t-il en s'essuyant les mains. De la bouse au lieu de pain !

Il rentre en fulminant et brandit sa musette souillée sous le nez de sa mère. Celle-ci la saisit, vérifie, et s'écrie effrayée :

— De la bouse ? Comment ? Mais c'est du pain, allons ! Regarde, je l'ai pétri moi-même, au levain, et cuit !

Le cadet est aussi abasourdi que son aîné.

— Mon Dieu ! se lamente la mère, faites que mes gaillards ne soient pas zinzin.

Le benjamin quitte alors sa cheminée et s'approche en traînant la jambe.

— Ne t'inquiète pas, mère, la console-t-il. Ce qui est hors d'atteinte des grands est peut-être à la portée du petit !

Les aînés s'esclaffent avec mépris.

— Toi, château branlant !... Comment t'y prendras-tu ? Tu manques de t'étaler à chaque pas !

Le benjamin ne se laisse pas insulter.

— Riez, riez ! Il y a plus d'esprit dans mon petit doigt qu'en vous deux réunis, gros tas !

Puis il prend la musette et s'en va en boitant.

Un peu plus loin, bien sûr, la vieille attend, prête à décocher ses questions.

— La charité, petit frère ! J'ai tellement faim. Si tu avais quelques miettes à me donner...

— Des miettes ? J'ai mieux, répond-il en ouvrant sa musette. Ma mère m'a remis un pain entier. C'est beaucoup trop pour moi. Prenez-le. Les miettes me suffiront, allez.

La vieille accepte la miche et commence à manger. Son appétit est réjouissant et le garçon sourit.

— Dis-moi, remarque-t-elle en mastiquant, tu boites, mais tu as l'air de savoir où tu vas !

— Pour savoir, c'est vrai, je sais. Je vais au bois. Mais y trouverai-je ce que je cherche ? Ça !...

— Raconte-moi.

— Le roi veut un bateau qui navigue sur la terre aussi bien que sur la mer. Et, donnant, donnant, il offre sa fille à celui qui lui livrera le navire à bon port. Mes frères sont les derniers à avoir échoué. J'essaie aussi. On verra !

— Je vais t'aider ! décide la vieille en lui rendant son pain à peine entamé. Viens avec moi !

Le jeune homme l'accompagne en claudiquant et, quand ils arrivent au bois, elle dit :

— Avec ton couteau, entaille un arbre et apporte-moi le copeau.

Le garçon obéit. La vieille prend le copeau, le pose et déclare :

— Voilà déjà la coque ! Maintenant, laisse-moi faire et dors.

C'est une belle coque de frêne, en effet, mais le jeune homme a tout juste le temps de l'apercevoir qu'il ronfle déjà. À son réveil, le bateau est achevé, blanc, propre, sur la mousse de la forêt.

— Pour qu'il navigue, lui indique la vieille, tu prononceras ces mots : « *Larguez les amarres ! Vent de terre, vent de mer, appareillons. Je prends la barre !* » À toi, capitaine !

Le garçon grimpe à bord et ordonne :

— *Larguez les amarres ! Vent de terre, vent de mer, appareillons. Je prends la barre !*

Aussitôt, le navire se soulève et, majestueux, s'éloigne en volant.

— N'oublie pas de venir en aide à ceux que tu rencontreras ! lui crie la vieille.

— Promis, madame !

Mais la vieille a déjà disparu. En faction sur un autre chemin, elle attend d'autres voyageurs.

Le bateau glisse sur les flots de la terre, sans roulis ni tangage, et le capitaine scrute l'horizon, appuyé au bastingage. Bientôt, il aperçoit un homme – drôle de pèlerin ! Assis, il tient une douve⁴ de tonneau à deux mains, comme il tiendrait une tranche de melon, et il tète avec un effroyable bruit de succion.

— Que fais-tu donc ? s'étonne le garçon en s'arrêtant.

— J'ai soif, répond l'autre. Tellement soif ! Et je bois.

— Tu bois ? Je me demande bien quoi.

— Cette barrique a contenu du cidre naguère et elle en garde un goût de pomme. Cela m'aide à patienter, car je n'ai rien bu depuis cent ans. Si je le

pouvais, j'avalerais la mer et les poissons.

— Monte à mon bord. Je trouverai peut-être à te désaltérer.

Un peu plus loin, les deux marins tombent sur un vrai squelette ambulante. Un homme, maigre à refroidir un volcan. Avec frénésie, il ronge un os de mouton.

— Mais que fais-tu, ami ? s'inquiète le garçon.

— Je mange ! répond le mort vivant. J'ai faim ! Tu n'as pas idée comme j'ai faim !

— Un os ?

— Non, pas l'os, le goût de viande dont il est imprégné. Cela trompe ma fringale, car voilà un siècle au moins que je ne me suis rien mis sous la dent.

— Rejoins-nous donc ! lui propose le garçon. Et tiens, il me reste du pain. Mange-le en attendant.

La navigation reprend, puis s'interrompt, car un phénomène attire l'attention des voyageurs.

Au milieu d'une vaste lande, un chasseur est en train de chasser. Comment rien d'étonnant ? Il chasse, tenez-vous bien, sans fusil et sans chien ! En courant. Il guette les lièvres et, quand ils s'enfuient, hop, hop, en deux bonds, il les rattrape, puis les capture. Le reste du temps, il se ligote les jambes et se déplace à cloche-pied, car il a la bougeotte.

— Sois des nôtres si tu veux ! lui propose le capitaine. Je te donnerai peut-être l'occasion de faire reconnaître ton talent.

C'est dit ! Un saut, et le chasseur s'enrôle dans l'équipage.

Les phénomènes, comme les miracles, ne surviennent jamais seuls, et les quatre compagnons ne sont pas au bout de leurs surprises. En effet, après avoir accueilli le chasseur, ils font la connaissance d'un berger. Il garde ses vaches dans une vaste prairie et se distrait en s'exerçant à la fronde. Tout est bon pour lui servir de cible. Une pie justement se pose sur les cornes d'une bête, à mille pas de lui. Culottée la pie ! Le berger, tranquille, se choisit une pierre, arme sa lanière, ajuste son tir et paf ! l'oiseau tombe raide. La vache n'a même pas frissonné.

— Quelle adresse ! s'écrient les quatre témoins. Et quel œil !

— Veux-tu te joindre à nous ? propose le jeune capitaine.

— J'aimerais bien, mais qui s'occupera de mon troupeau ?

— La Providence !

— Alors, je viens.

Et les prodiges continuent.

Au sommet d'une colline, ils rencontrent un meunier qui accepte aussi de s'embarquer. Quel pouvoir détient-il ? La puissance de sa respiration. Il possède quatre moulins, dans une région désertée par le vent, et c'est lui, seul, qui fait tourner les ailes... en soufflant.

Ce n'est pas tout !

Quand le bateau atteint les faubourgs de la capitale du royaume, un vieillard attire l'attention du commandant. Il se tient au bord du chemin et porte à l'épaule une grande besace munie de deux poches rapiécées.

— Étrange, se dit le jeune homme. Il ressemble à la vieille qui m'a aidé.

Il met le navire en panne à sa hauteur.

— Tu m'as l'air bien chargé ! lui lance-t-il en désignant son sac.

— En effet, répond le vieux. Je porte le jour par devant et la nuit par derrière. Je suis exténué.

— Monte te reposer. Nous sommes déjà six, sois notre septième. Avec toi, nous serons au complet. Une fine équipe, je crois.

Le vieux accepte, s'installe – et avec lui, le jour et la nuit. Puis le navire appareille pour sa dernière étape et arrive bientôt en vue de la grille du château.

Il n'a pas encore jeté l'ancre qu'il est déjà signalé.

— Sire, sire ! Le navire sans pareil est arrivé.

— Quoi ! Mais je ne l'attendais plus. On m'avait dit que tous les concurrents s'étaient découragés.

— Il faut croire qu'au moins un a persévéré, Majesté.

Le roi se transporte en hâte, avec tous les ministres de son conseil, à l'entrée du palais pour juger de la merveille.

— Admirable ! s'exclame-t-il en découvrant le chef-d'œuvre. Vous voyez, messieurs, que les rois ont raison d'exiger l'impossible. C'est ainsi qu'ils incitent chacun à se surpasser.

Il s'avance vers la proue et appelle :

— Ohé, du bateau ! Que le capitaine veuille bien se présenter.

Le fils de la veuve, intimidé, enjambe le plat-bord et, suivi de sa petite escorte, débarque en clopinant.

— Un boiteux, s'offusque le noble sire en découvrant son infirmité.

Autour de lui, ses conseillers stupéfaits s'indignent à leur tour.

— Je ne vais tout de même pas donner ma fille à ce bancal ! gronde-t-il. Et regardez-moi cette allure ! Il est mâchuré comme un ramoneur tombé d'une cheminée. Je n'ose imaginer sa progéniture. Sans parler des va-nu-pieds qui l'accompagnent !

— Messire, vous n'êtes pas obligé de tenir votre promesse ! lui suggère son premier secrétaire. Biaisez ! Vous avez tous les droits. Invoquez la raison d'État !

Le roi approuve, puis se tourne vers le vainqueur en s'éclaircissant la voix :

— Hum, hum !... Compliments, mon garçon. Tu as rempli le plus gros du contrat. Mais pour que ton triomphe soit complet, il reste quelques épreuves secondaires à satisfaire. Bagatelles ! Tu t'en acquitteras aisément.

— Je suis prêt, sire. Commandez, j'obéirai.

— C'est bien simple, poursuit le roi, ma cave regorge de vin, de cidre, de bière, et mon médecin, pas plus tard qu'hier, m'a imposé un régime draconien. Seulement de l'eau ! Pour m'éviter d'être tenté, je veux que tes gaillards et toi ayez tout bu d'ici ce soir. Trente mille litres, selon le dernier inventaire.

— Enfin, je vais pouvoir me désaltérer ! s'écrie l'assoiffé en se portant au premier rang. Indiquez-moi votre cellier, Majesté.

On le conduit, ses compagnons lui emboîtent le pas et, deux heures après, barriques, foudres, futailles sont vides. Il a tout éclusé.

— Maudits ! blasphème le roi en apprenant la nouvelle. Non seulement ils ont réussi, mais ils me narguent en terminant avant midi.

Il descend à la cave et, sans prendre le temps de vérifier, déclare avec beaucoup de mauvaise foi :

— J'avais commencé par le plus facile, évidemment. Pour ne pas vous rebuter. Mais puisqu'il vous reste du temps, voilà : un festin était prévu et mes invités viennent de se décommander. Mes cuisines débordent de victuailles : bœufs rôtis, porcs, moutons grillés... Trois mille kilos de la viande la plus tendre du royaume qui me resteront sur les bras ! Je veux que ce soir vous ayez fait place nette !

— Pas de souci ! se réjouit l'affamé. Votre Majesté sera satisfaite. Emmenez-moi aux cuisines !

À la vue d'une telle abondance, l'homme qui ne s'est pas rassasié depuis un siècle dévore sans prendre le temps de mastiquer. Si bien que sur le coup de quinze heures, tous les plats sont nettoyés. Mêmes les os sont engloutis.

Mais le roi se méfie et se tient informé. Bien avant que le glouton ait terminé, il prépare une parade, car il ne veut absolument pas d'un gendre boiteux et hirsute comme un gueux. Il convoque la plus dégourdie de ses servantes et lui confie cette mission :

— Cours à la source des collines, toi qui n'as pas les deux pieds dans le même sabot. Rapporte de l'eau pour l'infusion de thym que la princesse prend à son goûter. Ne t'attarde pas en chemin. Ne laisse personne te devancer, quitte à employer les grands moyens. Tu dois arriver ici la première, impérativement.

La servante s'en va. Elle est vive. Elle ne court pas, elle vole.

Pendant ce temps, le roi est aux cuisines pour constater que le travail exigé a bien été accompli. Il fait traîner son inspection, jetant des coups d'œil par la fenêtre d'où l'on distingue les collines. Quand il découvre la silhouette de la servante au sommet, là où jaillit la source, il dévoile ses batteries :

— Prouve-moi que tu tiens à ma fille, l'infirmes ! Va puiser l'eau de son infusion, là-haut ! Une domestique s'y trouve déjà. Tu l'aperçois ? Sois de retour avant elle, sinon tu n'auras pas la demoiselle !

Le jeune homme n'a pas le temps de répondre que le chasseur, détachant les liens de ses jambes, s'exclame :

— Ça tombe bien, je commençais à avoir des fourmis dans les pieds !

Hop ! un bond il quitte le château. Hop ! deux bonds et il atteint le pied des monts. Hop ! trois bonds et le voici à la cime.

Quand elle le voit débouler, la servante, qui a perdu toute son avance, comprend qu'elle n'a plus aucune chance. Elle doit ruser.

— Oh, comme vous êtes pressé, seigneur ! s'écrie-t-elle. À quoi bon tant vous dépêcher ? Regardez, vous m'avez déjà rattrapée. Vous avez pratiquement partie gagnée.

Le chasseur n'a pas l'habitude des femmes. Seul avec celle-ci, sur le gazon de la colline, il est embarrassé et la servante en profite.

— Reposez-vous un instant, lui propose-t-elle. Je vais vous rafraîchir, tenez. Asseyez-vous et laissez-vous aller.

Le chasseur obéit et la servante verse lentement sur son front un peu d'eau de sa cruche, en prononçant des paroles en latin. Ce sont des mots magiques. Leur effet est immédiat : l'homme se détend aussitôt, béat, et sourit comme s'il écoutait chanter des anges autour de lui.

— Voilà ! murmure la maligne. Allongez-vous... la tête sur le rocher et... dormez, dormez...

L'autre ne sait même plus qui il est. Il obéit comme un benêt.

Une fois qu'elle l'a neutralisé, la servante redescend à toute allure dans la vallée.

En bas, le temps passe et le prétendant s'inquiète.

— Il tarde trop, c'est anormal ! Berger, dis-moi si tu le vois.

Le berger scrute la colline.

— Ça y est, capitaine, le voilà ! Il ronfle, les pieds dans le cresson, la nuque sur un caillou.

— Réveille-le !

Le berger arme sa fronde, la fait tournoyer et la pierre file en sifflant, à la vitesse de la pensée. Paf ! Il tombe sur le rocher, pile, et le brise. Bien visé !

Le dormeur se réveille en sursaut.

— Hé là, bourricot ! s'injurie-t-il en découvrant qu'il s'est laissé mystifier. Mon bidon, vite, et... de l'eau !

La servante, vive comme le vent, a dévalé la pente depuis beau temps. Elle atteint la ville, la traverse en courant. La voici à proximité du château. Elle va s'adjuger la victoire...

Pas si sûr ! car le berger ne s'est pas attardé. Hop ! adieu colline. Hop ! salut la capitale. Hop ! le palais, déjà !

La servante est essoufflée. Elle franchit la grille, coupe en diagonale dans le parc. Elle n'en peut plus. Encore un escalier, les dernières marches avant d'atteindre le perron... Mais, hop, hop ! d'un bond :

— Tric, trac, maison ! triomphe le berger en enjambant le seuil. Premier !

Il tend son bidon plein et le roi se rend enfin.

— Bon ! dit-il au boiteux. Tu la veux, elle est à toi. J'aurais préféré un autre gendre, je ne te le cache pas. Et je ne sais pas si votre mariage tiendra. Mais, basta ! Faisons comme si...

Il donne des ordres pour qu'on prépare vite fait une cérémonie. On lave le prince dans un cuveau, avec sa clique de mendigots. On l'habille de propre – tout compte fait, il est assez beau gars ! On lui présente sa fiancée jolie. Vermeille comme un radis sous la rosée. Croquante à souhait. Côte à côte, ma foi, ils s'accordent plutôt et forment un couple charmant. Enfin, trêve de chichis, on les marie, sans s'attarder sur le festin puisqu'à la cave et aux cuisines, il n'y a plus rien.

Vive les mariés !

Un mois passe. Le roi ne fournit aucun effort pour accepter son gendre. Au contraire, il le dénigre à la moindre occasion.

Le jeune époux, lui, fait contre mauvaise fortune bon cœur et se réfugie dans l'amour. Il admire sa femme, lui chante des « je t'aime », sur tous les

airs, au moins cent fois par jour. Il la caresse, l'embrasse dans le cou et elle, non seulement se prête au jeu, mais en redemande, tant elle adore les bisous. Encore heureux !

Pourtant, un matin, excédé par les brimades de son beau-père, le prince se rebiffe.

— Nous n'avons plus notre place ici. Partons nous installer ailleurs, ma chérie !

— Où tu iras, je te suivrai, répond la princesse. Mais comment allons-nous voyager ?

— Sur le navire sans pareil ! Je l'ai donné à ton père, mais il ne sait pas le piloter. Moi seul possède le secret.

Ils embarquent sans attendre, et avec eux, l'assoiffé, l'affamé, le berger, le chasseur, le meunier et le vieillard.

Quand tous sont à bord, il s'écrie :

— *Larguez les amarres ! Vent de terre, vent de mer, appareillons. Je prends la barre !*

Le navire, heureux de retrouver son maître, se soulève doucement et s'en va en voguant.

Cette fuite, malheureusement, ne passe pas inaperçue. Les guetteurs, du haut des tours, donnent l'alerte.

— Au voleur ! On a dérobé le joyau de la couronne !

Le roi convoque ses généraux et mobilise son armée. Mais le temps que celle-ci se mette en branle, les fugitifs ont pris le large. Leur avance, pourtant, est de courte durée, car les poursuivants progressent à marche forcée. Sur le bateau, les passagers voient l'horizon se boucher. Une énorme nuée roule dans leur direction : la poussière soulevée par les troupes du roi.

— Mon Dieu, nous sommes perdus ! se lamente la princesse. Nous n'atteindrons jamais la frontière du royaume.

— Pas de bile, petite Majesté ! la rassure le meunier, goguenard. Je m'occupe de les freiner.

Il prend une longue inspiration et se met à souffler. Un vent se lève, plus violent que celui qui faisait tourner ses moulins. Un ouragan si puissant que l'armée, incapable de résister, est bien obligée de reculer.

— Merci, meunier ! Cela nous donne un peu d'air, plaisante le capitaine. Profitons-en !

Le bateau va sur terre comme sur mer, sans doute, mais son rythme est nonchalant. Les régiments comblent leur retard et se rapprochent à nouveau des fuyards.

— Quitte ou double ! décide le vieillard. Pas de quartiers, c'est le moment ou jamais !

Il ouvre les poches de sa besace et ordonne :

— Nuit derrière ! Jour devant !

Le royaume est plongé soudain dans une obscurité plus noire que la suie des pires cheminées. On n'y voit rien. Ni ses pieds, ni ses mains. Les soldats hurlent :

— L'enfer débarque sur la Terre !

Les chevaux se cabrent, épouvantés. C'est la déroute dans tous les régiments.

Pendant ce temps, jour devant, nuit derrière, le bateau continue de naviguer, car la besace, accrochée à la proue, l'éclaire comme un fanal.

Combien dure la terreur dans la nuit ? Nul ne songe à compter les heures, et la durée importe peu. En effet, lorsque le vieillard rappelle ses deux enfants : jour et nuit, le roi, piteux et la couronne de guingois, demande grâce à son gendre et capitule.

— Tu es trop fort pour moi, admet-il. S'il te plaît, reviens vivre chez moi, avec ta femme et tes amis. Tu ne marcheras jamais droit, je l'ai compris, mais tu as d'autres qualités. Pardonne-moi !

Le prince héritier, bien sûr, a pardonné et certains prétendent même que, depuis ce jour-là, il a cessé de boiter.

Cette histoire se racontait en Bretagne, en Corse, en Gascogne, au Canada, en Norvège aussi, hier et encore aujourd'hui ; se racontera toujours demain...

2. Pièces de bois ou de métal, taillées en biseau, qui servent à fendre le bois.
3. Hache de charpentier, dont le fer est perpendiculaire au manche.
4. Pièce de bois allongée qui, assemblée à d'autres, sert à fabriquer un tonneau.

3

L'HOMME QUI VOULAIT TUER LE VENT

Où l'on voit qu'il ne suffit pas de
protester pour faire valoir ses droits,
mais qu'il faut surtout avoir
de la suite dans les idées.

Un homme et une femme avaient un champ. Juste un petit champ. Toute leur richesse. Une année, ils y semèrent du lin et cette année-là, comme pour les encourager, le ciel fut leur allié.

La récolte promettait d'être superbe. Du jamais-vu. Le couple se frottait les mains.

— Enfin, nous allons cesser de tirer le diable par la queue ! se réjouissait la femme.

— Avec ce que nous mettrons de côté, je louerai un autre champ et je l'ensemencerais.

Quand le lin fut mûr, ils l'arrachèrent, le mirent à rouir dans l'eau⁵, puis l'étalèrent sur la terre pour qu'il sèche. C'est alors que le ciel devint leur ennemi. Il se couvrit et le vent se leva. Un terrible vent de noroît qui emporta tout le lin dans la mer. D'un instant à l'autre, plus rien ! Les efforts d'une année étaient anéantis et, avec eux, les espoirs de meilleure vie.

L'homme et la femme s'étaient précipités pour protéger leur bien. Mais trop tard ! Quand ils arrivèrent dans leur champ, il ne restait que la terre, nue, bonne à labourer. Il fallait tout recommencer. Le découragement et la rage les saisirent.

— Donné c'est donné, reprendre c'est voler ! criait la femme au ciel qui les avait trahis.

— Maudit Norouâs⁶ ! Tu ne t'en tireras pas comme ça ! protestait l'homme en brandissant le poing. Trimer comme des bêtes et se faire piller ! Je vais m'occuper de ton cas !

Il prépara son sac – deux ou trois jours de nourriture – puis attrapa son bâton ferré et partit pour tuer Norouâs.

Seulement, le vent ne l'avait pas attendu et le voyage fut bien plus long que prévu. Quand l'homme eut terminé ses provisions, il continua sans manger et sans boire. Mais nul ne va très loin le ventre vide et il finit par s'arrêter, complètement épuisé, dans la première auberge qu'il rencontra.

— Madame, du pain, par pitié, réclama-t-il à l'aubergiste. J'ai faim, je n'en peux plus. Et ouvrez-moi votre écurie, s'il vous plaît, pour passer la nuit.

La femme ronchonna pour le principe. Elle ne voulait pas que son auberge devienne le rendez-vous de tous les vagabonds. Mais elle finit par accepter et donna à l'homme de la paille fraîche pour dormir, de l'eau et des croûtons.

Le lendemain matin, l'homme, frais et dispos, remercia son hôtesse et se confia :

— Je suis à la recherche de Norouâs. Savez-vous où il vit ? Ce bandit m'a volé mon travail de toute une année. Il va payer !

— Norouâs ? lui répondit la femme. Il est dans la Montagne des Vents, avec ses compagnons : Surouâs⁷ et Nordet⁸. Des voyous ! C'est toujours là-bas qu'ils vont se réfugier après leurs mauvais coups.

— Pourriez-vous m'y conduire ?

— Sûrement pas, c'est bien trop loin ! Mais je vous prête mon singe. Il va vous emmener. Montez sur son dos, il fait vingt lieues à chaque pas.

Le singe, qui avait entendu qu'on parlait de lui, arriva. Aussitôt, l'homme grimpa sur ses épaules et, hue, dia, ils partirent.

L'animal avait beau parcourir vingt lieues par enjambée, le voyage dura, mais dura... À mesure que les jours s'écoulaient, la colère de l'homme augmentait. Lorsqu'ils atteignirent enfin le pied de la montagne, il était au comble de la fureur.

— Norouâs, grand vaurien ! hurla-t-il en sautant de sa monture. Descends jusqu'ici ! Je vais t'apprendre qui je suis !

C'est Surouâs qui l'entendit.

— Qu'est-ce qui te prend, moucheron ? tonna-t-il en arrivant. Tu sais ce que tu risques à déranger les vents ?

— Norouâs, je veux voir Norouâs le brigand ! Il m'a ruiné. Je suis venu pour le tuer !

— Tuer Norouâs ! Est-ce que tu as perdu la raison, bonhomme ! Disparais avant qu'il t'entende, car si jamais il se dérange, il va te

fracasser. Le sable des rivages, c'est lui qui l'a fabriqué. En écrasant des rochers dans ses mains. Alors, pardon... s'il te tient !

— C'est moi qui vais l'écrabouiller ! insista l'homme en agitant son bâton ferré. Et quand il sera mort, je l'écorcherai, puis je tannerai sa peau pour me coudre un manteau.

— Comme tu voudras. Tu es prévenu.

Surouâs disparut.

Une fois seul, l'homme reprit son ramdam de plus belle et finit par obtenir gain de cause. Un grondement épouvantable ébranla le sommet de la montagne et roula en secouant les parois.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? mugit Norouâs dans un tourbillon de poussière et de graviers. Tu m'appelles ? Alors quoi ?

— Tu as jeté mon lin dans la mer...

— Et tu vas le rejoindre avant d'avoir récité tes prières !

Norouâs, énorme, s'apprêtait à souffler pour éliminer cet importun, quand le singe, effrayé par la puissance du vent, poussa des cris à perforer les tympans. Norouâs, surpris, fut tellement incommodé qu'il se radoucit.

— Ah, ton lin, ton lin... tu me fatigues à la fin ! Tiens, voici un petit pommier pour le remplacer. Plante-le dans ton jardin et demande-lui ce qui te fait envie : à boire, à manger... tout ce que tu voudras. Même du lin, si tu y tiens. Et maintenant, déguerpis avant que je change d'avis !

Sur ces mots, Norouâs disparut avec fracas.

— Je ne l'ai pas tué, mais j'ai gagné un pommier. C'est toujours ça ! se dit l'homme. Reste à savoir si cet arbre possède bien les qualités annoncées.

Aussitôt il le planta dans un trou, puis s'écria :

— Pommier, on a faim, le singe et moi. Donne-nous de quoi !

Il n'avait pas fini de parler que les branches se couvrirent de nourriture : pâtés, jambons, saucisses, et du pain blanc, et du vin doux, plus des bananes pour l'animal.

— Ça marche ! jubila le bonhomme, satisfait. Comme quoi il vaut toujours mieux réclamer ! Mangeons !

Une fois rassasié, il récupéra son pommier, grimpa sur les épaules du singe et quitta la Montagne des Vents.

Quand l'aubergiste le vit arriver, elle lui lança :

— Alors, content ? Il est mort, Norouâs ?

— Pas du tout. Bien vivant, au contraire ! Il m'a même remboursé mes dégâts. Regardez !

Il replanta son pommier et le fit fonctionner.

— Vous voyez ! dit-il en riant. Ça vaut tout de même le déplacement !

L'aubergiste roulait des yeux étonnés, en calculant déjà comment s'approprier cette merveille.

— Et de l'or, suggéra-t-elle. Il en fait ?

— Pas pensé à demander ! répondit le naïf qui n'avait rien compris. On va voir ça tout de suite !... Donne-moi quelques louis, pommier, pour payer ma nuit à l'écurie.

Ding, ding, ding ! Les louis d'or tintaient dans le feuillage et le bonhomme les cueillit.

— Oh, mais pas question de vous laisser dormir sur la paille ! protesta l'hôtesse. J'ai un bien meilleur lit.

L'homme, sans malice, se laissa flatter et conduire dans la chambre la plus confortable de l'auberge, puis, pendant qu'il dormait, la femme, aidée de son mari, remplaça le pommier magique par un autre, tout ce qu'il y a d'ordinaire.

Le lendemain, le voyageur prit la route du retour, impatient d'annoncer sa victoire. Quelques jours plus tard, il arrivait chez lui.

— Tiens, te voilà ! s'étonna sa femme en le voyant. Je me demandais justement ce que tu devenais !

— Je négociais, figure-toi ! Regarde ce que j'ai obtenu, répondit-il en lui montrant son petit pommier.

— D'ici qu'il produise, celui-là, maugréa-t-elle, on a le temps d'arriver au cimetière.

L'homme haussa les épaules et, sans un mot, creusa un trou dans la terre, où il planta le pommier. Puis, reculant de trois pas, il prononça :

— Pommier, pour fêter mon retour à la maison, sers-nous un bon petit gueuleton !

Rien !

L'homme, surpris, examina l'arbre et réfléchit :

— Qu'est-ce que j'ai oublié ?... J'ai creusé, planté, réclamé...

Il reformula sa question.

— Gentil pommier, pour fêter mon retour au foyer, pourrais-tu nous servir un joli petit banquet, s'il te plaît ?

Toujours rien !

— Ah, maudit Norouâs ! s'emporta l'époux. Il m'a eu ! Son pommier, c'est un fusil à deux coups !

Sa femme, qui observait son manège sans comprendre, lui demanda :

— Qu'est-ce que tu me racontes là ? Explique-toi. Quels deux coups ?

— Le pommier, là, tu le vois... Il m'a déjà donné deux fois à manger. Du pain, du jambon, des saucisses... Et il ne marche plus !

— Des saucisses sur un pommier ! s'écria-t-elle.

Puis, se prenant le visage à deux mains, elle le regarda comme s'il était devenu un étranger :

— Mais tu es complètement fou !

— Ah, fripon de Norouâs ! poursuivit son mari. Si tu crois que je vais laisser passer ça !

Il reprit son bâton et repartit, sans plus d'explication.

Une fois à l'auberge, il demanda :

— Madame, pourriez-vous me prêter votre singe, s'il vous plaît ?

La femme sursauta en le voyant.

— C'est vous ?... Ah !... Je ne vous avais pas entendu arriver.

En vérité, elle croyait qu'il avait tout découvert et qu'il revenait pour se venger. Elle fut vite rassurée.

— Norouâs m'a trompé, expliqua-t-il. Et je retourne le tuer !

Le singe était déjà là.

— Faites comme chez vous, accepta l'aubergiste. Prenez-le. Il faut bien se rendre des services !

Elle fut soulagée de le voir s'en aller.

Malgré les vingt lieues par enjambée, le voyage dura, mais dura... autant que la première fois. Et à mesure que les jours s'écoulaient, le dépit du bonhomme augmentait. Quand il atteignit la Montagne des Vents, il explosa :

— Norouâs, grand menteur, fraudeur, chenapan... Descends !

Norouâs reconnut la voix et quitta son domaine.

— Encore toi ? Qu'est-ce qui ne va pas, cette fois ? Ne me reparle pas de ton lin, je t'ai grassement indemnisé.

— Avec de la fausse monnaie, oui ! Ton pommier ne vaut rien. Je l'ai utilisé deux fois ; à la troisième, il est tombé en panne !

Norouâs n'avait pas envie de discuter.

— Écoute, voilà une motte de terre. Demande-lui de se transformer en lopin et elle le fera. Ensuite, sèmes-y du lin ou ce que tu voudras, mais ne viens plus m'empoisonner !

Après quoi, il le laissa.

L'homme n'attendit pas pour essayer.

— Motte, change-toi en lopin ! commanda-t-il.

La motte s'aplatit, s'étala comme une pâte à tarte et se changea en un petit champ.

— Ben ça !... Couvre-toi de lin, poursuivit l'homme, pour tester les pouvoirs de la motte.

Elle obéit encore et la terre devint toute bleue de lin fleuri.

— Évidemment, ça change tout ! s'exclama-t-il, réjoui. Pardonne-moi d'avoir douté de toi, Norouâs. Tu es bon. Merci beaucoup.

Il retransforma son champ en motte – c'était plus commode à transporter –, regrimba sur les épaules du singe et reprit la route du retour.

À l'auberge, la rusée l'attendait.

— Entrez donc ! Je vous ai préparé un bon dîner.

Quand il fut attablé, elle lui tira les vers du nez.

— Satisfait de votre expédition ?

— Je pense bien, répondit ce ballot. Norouâs est très généreux, vous savez. Tenez, mon pommier ne donnait plus rien, il m'a offert cette motte en remplacement.

Impatient de partager sa joie, il poursuivit :

— Motte, montre à la dame. Fais-nous un clos de la taille de la cour et tout couvert de blé.

Ce fut instantané. La cour se couvrit de moisson dorée.

— En effet ! admira la femme en dissimulant sa convoitise. Il ne s'est pas moqué de vous... Allez, finissez de manger. Votre lit vous attend. Vous devez être fatigué.

L'homme termina son repas, remit sa motte dans sa musette, monta se coucher et dormit comme un sonneur. Pendant la nuit, la femme et son mari, ces malfaiteurs, le volèrent, puis bourrèrent son sac de terre tout ordinaire.

Quand sa femme le vit rentrer, fier comme Artaban, elle le china :

— Te revoilà ! Qu'est-ce que tu nous as rapporté, cette fois ?

— Rira bien qui rira le dernier ! Regarde d'abord, tu te moqueras après !

Il vida sa musette sur la table et dit :

— Motte, fais-nous un beau petit jardin, couvert de fleurs et de gazon. Une table en son milieu, nappée de coton blanc, avec des œufs et du poisson !

La motte resta inerte comme un tas.

— Norouâs, vieux gremlin ! hurla l'homme exaspéré. Ta motte ne vaut pas mieux que ton pommier. Tu vas me le payer ! Prépare-toi, je viens t'égorger !

— Mon Dieu, voilà que ça le reprend ! soupira son épouse, découragée.

Le mari était déjà reparti en courant comme un dératé.

Il fit une halte, brève, à l'auberge.

— C'est moi ! Je vous emprunte le singe. Ne vous dérangez pas !

— Cours donc, zozo, cours ! murmura l'hôtelière en le regardant s'éloigner. Qui sait ce que tu vas nous rapporter ?

Et son mari, qui s'apprêtait à partir avec leurs trois enfants, ajouta :

— Comme il repassera pour nous rendre le singe, il nous suffit d'attendre !

Ce troisième voyage à la Montagne des Vents parut le plus interminable de tous. À l'arrivée, l'homme n'avait jamais été si énervé.

— Norouâs, montre-toi, sacripant ! Je vais t'égorger et faire du boudin avec ton sang !

Il menait un tel charivari que Norouâs n'avait pas besoin de prêter l'oreille pour l'entendre.

— Bon ! décida-t-il, en se préparant. Tu as besoin d'une bonne leçon !

Et il déclencha une tempête à faire dégringoler tous les clochers de la région.

— Tu veux m'égorger, prétentieux ? grondait-il. Comment t'y prendras-tu ?

Il le lançait en pirouettes dans les nuages, le rattrapait pour le renvoyer encore plus haut. Si la récréation du vent avait duré, c'est sûr, l'homme aurait disparu dans les étoiles.

Heureusement, le singe, horrifié par l'ouragan, se remit à pousser ses hurlements stridents et ramena Norouâs à la raison.

— Tu ne peux pas apprendre à t'expliquer calmement ? gronda le vent encore un peu fâché. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu viens pour la motte, je parie ! Et comme ton pommier, elle est en panne aussi !

— Ah, tu vois ! Tu sais déjà. Tu m'as trahi !

— Mais non, bougre d'âne, je ne t'ai pas trahi ! C'est toi qui es bête à manger du foin. À qui as-tu confié tes secrets ? Allons, réfléchis...

— À per...

Soudain, il se figea, bouche grande ouverte comme un four à pain. Il avait compris.

— Non !

— Si !

Mais Norouâs voulut s'assurer qu'il ne se trompait pas. Il ne le lâcha pas :

— Qui t'a volé ? Réponds !

— L'hôtelière.

— Où se trouvent les cadeaux que je t'ai offerts ?

— À l'auberge !

— Oui, à l'auberge. Tu vois, si tu réfléchissais au lieu de t'emporter ! Et comment feras-tu pour les récupérer ?

— Euh !...

— Mmoui... C'est ta cervelle, maintenant, qui est en panne ! Si tu t'en servais plus souvent, aussi... Bon, je te donne un coup de main. Le dernier, je te préviens ! Voilà une boîte. Elle renferme une rivière. Quand tu l'ouvriras, la rivière débordera, et toi, tu diras : *Rivière, noie tous ceux qui sont ici, excepté moi*. Et elle noiera.

« Pour finir, voici une flûte. Sa musique ramène les morts à la vie. Trouve toi-même quel usage tu en feras. Allez, file ! Et n'y reviens pas, pour le même prix.

L'homme enfourcha le singe et s'en alla.

L'hôtelière, qui le guettait, avertit son mari.

— Il arrive. Cache-toi et tiens-toi prêt.

Le voyageur était là.

— Merci pour le singe, dit-il en entrant. Je vous le rends. Je n'en aurai plus besoin.

— Ah bon ! Vous paraissez bien certain !

— En effet. Vous ne me reverrez jamais.

La femme flaira un événement. Elle demanda :

— Et comment s'est passée votre entrevue avec le vent ?

— Fort bien. Il m'a offert une boîte qui renferme une rivière.

— Pas possible ! Montrez voir.

Le bonhomme avait enfin décidé d'être malin.

— La voici ! dit-il en la sortant de sa besace.

Il calculait bien ses effets.

— Une rivière dans cette boîte ! s'étonna la roublarde. Je n'y croirai que si je la vois.

— Je veux bien vous la montrer, mais à une condition : rendez-moi d'abord le pommier et la motte que vous m'avez volés.

Le mari, qui écoutait derrière la porte, bondit comme un ours de sa grotte.

— Jamais de la vie !

Il se jeta sur l'homme pour lui arracher la boîte, mais celui-ci, sur ses gardes, s'écarta et l'ouvrit.

— *Rivière, noie tous ceux qui sont ici, excepté moi !*

La rivière, appelée à la rescousse, déborda et inonda l'auberge à gros bouillons.

— Rendez-moi le pommier et la motte ! réclama l'homme pour leur donner une dernière chance.

— Tu peux toujours courir !

Le niveau monta d'un mètre en un rien de temps. Soudain, on entendit des cris.

— Au secours... papa... maman !

Puis plus rien.

— Les enfants ! s'écria l'hôtelière.

— Ils sont noyés.

— Assassin !

— Non, c'est vous qui les avez tués en me forçant la main ! Vous allez bientôt les retrouver !

Les deux voleurs étaient bien attrapés. Impossible de s'enfuir. L'eau bloquait toutes les issues : portes, fenêtres. Impossible de lutter contre la rivière, qui leur atteignait déjà le cou.

— C'est bon ! capitula l'hôtelier. Tu es plus fort que nous !

— Merci, rivière. Rentre dans la boîte, maintenant ! ordonna le vainqueur. Tu m'as très bien servi.

La rivière obéit.

— Méchant ! sanglotait l'hôtelière, trempée comme une soupe. Tu as tué nos enfants.

— Je peux les ramener à la vie, mais vous ne m'avez toujours pas rendu ce que vous m'avez pris.

— Tiens, tiens, les voici ! s'empressa le mari, en sortant d'un placard le pommier et la motte.

L'homme reprit son bien, le rangea soigneusement dans sa musette et s'en alla en jouant un petit air de flûte. Il ne se retourna même pas, mais aux cris de joie qu'il entendait derrière lui, il sut qu'il avait ressuscité les petits.

Sa femme était aux cents coups de le voir arriver. Elle n'osa pas le saluer.

— Qu'est-ce qu'il va encore m'inventer ? s'angoissait-elle.

Les premiers mots de son mari lui firent craindre le pire.

— Voilà ! j'ai récupéré le pommier et la motte, dit-il en les sortant de sa musette. Sans compter qu'en plus, Norouâs m'a fait cadeau d'une boîte à rivière.

Sa femme ne lui répondit pas et se contenta de le regarder faire. Il plantait son arbre.

— Pommier ! commanda l'homme. Pour fêter mon retour à la maison, voudrais-tu bien nous payer un bon petit gueuleton ? Sans oublier un peu d'or, des perles et des diamants.

Le pommier s'exécuta et ses branches ployèrent sous le poids des belles nourritures et des trésors.

L'épouse leva les bras au ciel, sans pouvoir dire un mot.

— Attends, tu n'as rien vu !

Il posa la motte sur le sol.

— Motte, fais-nous un beau grand champ, avec du lin d'un côté et de l'autre du blé. Puis aussi du gazon pour nos pieds. Puis encore une table, nappée de coton immaculé, où nous pourrons manger.

La motte, à son tour, s'exécuta. L'épouse pleurait de joie.

— Attends, tu n'as rien vu !

— Arrête, mon ami, lui dit-elle. C'est bien assez !

Il sortit sa boîte et tout doucement l'ouvrit

— Tu vois... c'est la rivière. Il suffit que je dise...

Mais, ouf, il se tut. Car, depuis que Norouâs le lui avait conseillé, il n'oubliait plus de réfléchir. Il se contenta de tirer sa flûte de la poche de son habit et, au son de sa musique, des oiseaux apparurent et les fleurs embaumèrent le jardin. Ensuite, ils s'attablèrent et dévorèrent à belles dents, comme des gourmands.

Leur aventure s'arrête là. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais j'aimerais bien savoir, moi, ce qu'ils sont devenus. Hélas, je crains qu'on ne retrouve jamais leur trace, puisque les gens heureux, c'est bien connu, n'ont pas d'histoire.

François Marquer de Saint-Cast (Côtes-d'Armor) racontait cette histoire en 1880. Âgé de 13 ans, il était mousse. Il en connaissait beaucoup d'autres, qu'il nous a transmises par l'intermédiaire de Paul Sébillot, qui l'écoutait avec attention.

Ce conte est très connu en Bretagne où les vents de noroît s'en donnent à cœur joie, mais aussi en Vendée, en Gascogne, en Corse, en Sologne, en Savoie, et de l'autre côté de l'Atlantique, en Guadeloupe, au Canada... arrangé par les conteurs, à la façon de leur pays.

5. Le nettoiyèrent de ses impuretés par trempage.
6. Autre nom du noroît, vent du nord-ouest.
7. Suroît, vent du sud-ouest.
8. Vent du nord-est.

4

LA TRAHISON PUNIE

Où l'on voit que les animaux sont
des juges moins indulgents
que les hommes.

Inséparables ! Ils étaient in-sé-pa-rables ! Nés le même jour, à la même heure, dans deux maisons voisines du même village. Comme si le destin voulait absolument qu'ils se rencontrent.

On les voyait toujours ensemble, plus unis que des frères. Si bien qu'on ne tarda pas à les confondre. D'ailleurs, ils portaient presque le même nom. L'un s'appelait Etchegoyen et l'autre, juste l'inverse, Goyenette. Au fond, ils étaient très différents. Deux contraires, quasiment. Mais cette vérité, qui les habitait dès leur naissance, patienta longtemps avant de se révéler.

Voici comment.

Ils venaient de quitter l'armée, car ils avaient bien sûr été mobilisés en même temps et avaient servi dans le même régiment. Ils rentraient au pays. Seulement le pays était loin. Il fallait marcher pour l'atteindre, ce qui est à la portée de deux jeunes fantassins. Mais il fallait aussi manger, et boire, et dormir, pour tenir jusqu'au bout du chemin. Et surtout payer l'addition !... Avec quoi ?

— On a toujours tout partagé, faisons pot commun encore une fois ! proposa Etchegoyen.

Leurs bourses n'étaient pas bien garnies, à l'un comme à l'autre, et additionner deux misères n'a jamais donné naissance à la fortune.

— C'est pas gras ! déplora Etchegoyen, quand il eut compté le peu qu'ils possédaient.

— On n'est pas près d'arriver, avec ça !

Que faire ? Chaparder, marauder ? Oui, un peu, mais la route était longue et ils n'étaient pas assez malhonnêtes pour devenir des bandits. Ils auraient pu rendre de menus services, ici ou là, se faire nourrir en échange, loger, gagner de quoi continuer. Mais après avoir longtemps combattu, ils ne voulaient plus se fatiguer. Alors ?

— On n'a qu'à faire la manche ! proposa Etchegoyen.

— Ah oui, pourquoi pas ! Sauf que, mendiants, on n'a pas la tête de l'emploi. On n'apitoiera jamais personne.

— Faudrait que l'un de nous fasse l'infirmier. Paralysé !... C'est bien, paralysé, non ? Et l'autre l'accompagne, en débitant un boniment. « La charité, s'il vous plaît !... »

Goyenette écoutait en réfléchissant.

— Aveugle, c'est mieux, reprit-il. On donne plus facilement à un aveugle.

— Comme tu voudras ! Qui fait l'aveugle ? Toi ou moi ?

— Tirons !

Ils tirèrent et le sort désigna Goyenette. Bon !

Etchegoyen coupa une branche d'épine et, en deux coups bien appliqués, pic ! pic ! creva les yeux de son camarade.

— Aïe ! Ouille ! Ça fait mal ! protesta la victime.

— C'est parce que tu as bougé !

L'opération terminée, Etchegoyen vérifia qu'elle était réussie en plaçant une main devant le visage de son ami.

— Combien vois-tu de doigts ?

— Quels doigts ?...

Prenant soudain conscience qu'il ne voyait rien, il s'écria :

— Mais... je suis aveugle !

— Ben oui, tu es aveugle ! Je te rappelle que c'était ton idée ! se défendit Etchegoyen.

— Hé, c'était pour faire semblant ! Si j'avais su...

Ils reprirent la route, Etchegoyen guidant Goyenette, et, à la première bourgade rencontrée, ils s'installèrent pour mendier.

— La charité, s'il vous plaît ! Mon frère a reçu la mitraille en défendant la patrie !... Merci !

Les gens étaient généreux et les piécettes tintaient dans la sébile. Au fur et à mesure qu'elle se remplissait, Etchegoyen la vidait dans ses poches, pour n'y laisser que quelques sous.

— Il ne faut pas montrer que notre petit commerce est prospère ! glissa-t-il à Goyenette.

Ils changèrent plusieurs fois de quartier et se retrouvèrent avec une somme rondelette, à la fin de la journée. Les poches d'Etchegoyen étaient bourrées.

— Plein aux as, collègue ! Soupèse-moi ça ! dit-il en lui tendant les pans de sa vareuse.

— Joli carton pour des débutants ! s'exclama l'aveugle. Partageons maintenant.

Etchegoyen fit une grimace, que l'autre, bien sûr, ne vit pas. Cet argent qui alourdissait son vêtement lui donnait des idées et il n'était pas pressé de s'alléger.

— Tu ne sais pas, on va d'abord dîner. On l'a bien mérité, pas vrai ? Ensuite, on comptera notre magot et... moitié, moitié, chacun son lot.

Goyenette accepta et ils s'attablèrent dans une auberge. Cette journée les avait creusés. Ils mangèrent en silence. C'était bon. Etchegoyen termina le premier et se leva.

— Prends ton temps, dit-il. Je reviens. Je vais régler et réserver une chambre pour la nuit. On y sera plus tranquilles pour...

Là, il baissa la voix en se penchant vers lui :

— Tu m'as compris !...

Il se rendit auprès de l'aubergiste, paya les deux repas et, profitant du brouhaha de la salle, s'éclipsa et laissa tomber son ami.

Ni vu, ni connu, salut la compagnie !

L'assiette de Goyenette était vide depuis un moment, lorsqu'il commença à s'étonner. Il entendait les clients s'en aller, les conversations se raréfier. Il n'y eut bientôt plus d'autres bruits que ceux des serveurs qui débarrassaient.

— Nous allons fermer, l'ami !

Il reconnut la voix du patron.

— J'attends mon compagnon, répondit-il. Il est allé acquitter la note et...

Il se tut, embarrassé.

— Votre compagnon ? Il m'a réglé, en effet, vos deux repas, puis il s'en est allé.

— Il s'en est allé, mais ?... hésita Goyenette, inquiet. Comment ça... il s'en est allé...

— Hé ! Comme quelqu'un qui s'en va, pardi !

— Et la chambre ?... Il a loué la chambre ?

— Mais nous ne faisons pas hôtel, mon gars. Juste restaurant.

— Ça alors !... Il m'a planté ! s'écria Goyenette, furieux. Ah ! fieffée canaille, il m'a planté !...

Il pensait surtout à la recette de la journée.

— Désolé, mais je dois fermer !

C'est ainsi que l'infirmes se retrouva sur le pavé.

Où dormir ? Où aller ?

Il marcha devant lui, au jugé, emporté par sa rage qui lui faisait éviter tous les obstacles, maudissant Etchegoyen et se traitant de tous les noms.

— Naïf ! Cornichon ! Clown ! Deux fois clown ! Mais tu es bête comme trente-six cochons ! Et toi, saligaud, pendard ! Si jamais je te retrouve !...

Il sortit de la ville sans s'en rendre compte, traversa des champs, puis bientôt entra dans une forêt. Il le comprit au vent, aux feuillages qui bruissaient. La nuit était tombée. Le rossignol chantait et là, tout près, une hulotte se moquait.

— Il faut que je trouve un abri. Je ne peux pas rester au sol, à la merci des bêtes... Un arbre... Me percher coûte que coûte...

Il tâtonna et grimpa dans le premier dont les branches étaient suffisamment basses pour lui permettre de se hisser. C'était un tilleul. Ample ramure, robuste. Il trouva une fourche et s'y installa en toute sécurité.

Il était temps. La nuit s'agitait. Cris, mouvements dans les fourrés et, à minuit, un appel ici, strident et répété, puis un grognement caverneux, à hérissier le poil, suivi d'un hurlement. Des animaux s'interpellaient en convergeant vers le tilleul où l'aveugle s'était réfugié.

Tapi dans le feuillage, Goyenette n'en menait pas large. Soudain, il entendit une conversation :

— Salut, camarades ! Bien content de vous revoir !

— Adieu, petit !

— Bonsoir !

Trois ! Ils étaient trois et Goyenette reconnut un singe, un ours et un loup. Ils s'étaient installés au pied de son arbre et discutaient dans le calme de la nuit.

— Alors, quoi de neuf depuis l'année dernière ? se demandèrent-ils en chœur.

— Moi j'en ai appris une bien bonne ! s'exclama le singe en pouffant. Vous ne savez pas ?...

— Pas encore, mais on ne va pas tarder, plaisanta l'ours.

— Eh bien, figurez-vous que ce tilleul, là, où nous nous retrouvons une fois par an, à la Saint-Jean d'été, possède un pouvoir étonnant.

— Dis voir ? demandèrent les deux autres.

— C'est la rosée du matin, sur ses feuilles. Elle rend la vue perçante, si on en mouille ses paupières.

— Non !

— Attendez ! Elle est tellement puissante, qu'elle peut redonner ses yeux à un aveugle !

— Pas possible !

— Si, je vous assure ! Mais motus, les amis. C'est un secret et il ne doit pas être révélé.

En apprenant cela, Goyenette faillit dégringoler de son perchoir. Heureusement, il put se rattraper sans être entendu.

« Misère ! Pourvu qu'ils ne me découvrent pas, pensait-il en se retenant de respirer. Sinon, je suis perdu. »

Les animaux étaient bien loin de se douter qu'un intrus les espionnait. Ils étaient trop occupés à papoter.

— Eh bien, écoutez, poursuivit l'ours. Secret pour secret, j'en ai un autre à vous raconter. Vous savez que depuis des années, la sécheresse désole la région. Ah, si les hommes savaient ! Qu'est-ce qu'ils sont bêtes parfois ! La solution leur crève les yeux pourtant. Il leur faudrait de ta rosée de tilleul, singe, pour qu'ils voient clair. Alors ils comprendraient qu'il suffit de couper le noyer du cimetière pour qu'il se mette à pleuvoir. Toutes les récoltes de l'année seraient assurées.

— Décidément, c'est la nuit des révélations ! enchaîna le loup. Écoutez plutôt la mienne. Elle vaut son pesant de rigolade, comme les vôtres. La fille du roi d'Italie est couchée depuis deux ans. Vivante, mais on dirait une morte. Sa maladie tient en échec les plus savants des savants, qui ont tout essayé. C'est simple pourtant. Elle souffre d'un crapaud. Oui, un crapaud qui a élu domicile dans son lit ! Il suffirait de le capturer et de le griller à feu vif, pour que la princesse revienne à la vie.

L'ours et le singe s'esclaffèrent en pouffant. Les hommes, malgré leurs grands airs, n'avaient pas beaucoup de jugement.

Peu après, les animaux, qui n'avaient plus rien à se confier, se quittèrent.

— À l'an prochain, camarades ! lança le singe, avant de partir.

— Même jour, même heure, même lieu ! répondirent ours et loup, à l'unisson.

Ils se séparèrent dans la nuit.

Goyenette soupira dans son nichoir. Il n'était pas fâché de les entendre partir. Les secrets qu'il avait surpris le démangeaient, le premier surtout, et il avait hâte de les vérifier. Mais il fallait attendre l'aube.

Lorsque le ciel vira du noir au gris, que la fraîcheur du matin commença à tomber, Goyenette frissonna. Pas de froid, mais d'impatience, car la rosée se déposait. Quand il fit jour enfin, il cueillit une poignée de feuilles bien humides et se frictionna les paupières.

Miracle ! Il retrouva la vue instantanément, et le soleil, éblouissant, lui fit de l'œil à travers les branchages.

— Hourra ! s'écria Goyenette, guéri. Le singe n'a pas menti !

Il s'interrompt.

— Mais, se dit-il, l'ours et le loup... ils disent la vérité aussi !

Après l'infortune, la chance lui souriait. Il sauta de son tilleul, décidé à tirer profit des atouts qu'il avait maintenant dans son jeu.

— Direction l'Hôtel de Région !

Il s'y rendit en courant.

Une fois arrivé, il demanda à être reçu par les notables du pays.

— C'est au sujet de la sécheresse ! déclara-t-il à l'huissier qui gardait l'entrée. J'ai des révélations.

Il fut immédiatement introduit au sein du Parlement.

— Tu n'es pas le premier ! déclara le Président, sceptique. Mais dis toujours. Nous t'écoutons.

— Je possède un moyen infaillible pour faire tomber la pluie et je suis disposé à vous en faire profiter.

L'homme le regarda par-dessus ses lorgnons, sûr d'avoir affaire à un plaisantin.

— Ah oui ! Et ce moyen... tu nous le vends combien ?

— Trois fois rien ! Une calèche avec un attelage de deux chevaux et mon poids en argent.

— Ton poids en argent ! Tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère !

— Ne vous laissez pas obnubiler par la dépense, monsieur le Président ! argumenta Goyenette. Estimez aussi la recette. Avec la pluie, c'est une année de récoltes assurée. Alors que sans eau, tout est perdu, vous le savez.

Le Président se retira un instant avec ses adjoints pour conférer, puis il revint.

— C'est entendu ! Nous acceptons. Donne-nous ce remède miraculeux !

Goyenette s'était déjà fait berner une fois. Il n'avait plus l'intention de se laisser aveugler par des promesses.

— L'argent d'abord, réclama-t-il. S'il vous plaît.

Le président protesta de la bonne foi de la Région, bougonna, puis céda.

— Qu'on le pèse ! commanda-t-il. Et qu'on prépare son poids d'argent, la calèche, les chevaux... Mais gare à toi, si tu nous mènes en bateau !

Quand tout fut prêt, ils se rendirent au cimetière avec des bûcherons et Goyenette fit abattre le noyer.

Au premier coup de hache, des gouttes commencèrent à tomber. Puis des averses, à mesure que les bûcherons avançaient. Puis un déluge quand l'arbre s'écrasa.

— Vous voyez ! Je n'avais pas menti.

— Donnez-lui ce qu'il mérite ! ordonna le Président, guilleret, à son trésorier-payeur.

Après quoi, il rejoignit ses collègues, qui chantaient et dansaient, car la pluie les avait mis de bonne humeur.

Goyenette les laissa et, une fois l'argent chargé dans la calèche, il s'en alla au petit trot. Où ça ? À la cour d'Italie, pardi.

Il aurait pu rentrer chez lui, s'installer, vivre confortablement. Non ! Il avait la richesse. Il voulait davantage : l'amour, la gloire. Et il possédait la clé qui en ouvrait la porte.

Lorsqu'il arriva au palais, quelque temps après, il sollicita une audience du roi.

— Je suis médecin, déclara-t-il. (Il avait pris la précaution de se déguiser en docteur.) J'ai appris qu'il y avait une princesse malade, dans ce château. Je viens pour la guérir.

« Encore un beau parleur ! » se dit le valet qui lui ouvrit la porte.

Une fois prévenu, le roi l'accueillit, à tout hasard, car il était découragé. Depuis le temps qu'il recevait des savants aux remèdes mirobolants ! Pourtant, chaque nouveau guérisseur lui redonnait espoir.

« Et si celui-ci était le bon ? se disait-il. Je ne peux pas négliger une chance, même improbable, de guérison. »

Quand Goyenette fut introduit, le roi lui demanda :

— Que vas-tu me proposer, toi ? Une salade de langues de vipère avec des pattes d'araignée ? De l'aile de chauve-souris confite dans de la

confiture d'épines ? Du cartilage de genou de veau bouilli avec de la rognure de griffe de dragon ? J'ai tout vu, tout entendu, tout essayé ! Si j'empilais ces prescriptions, elles atteindraient le chemin de ronde de mon donjon.

— Majesté, je sais de quoi souffre la princesse ! répondit Goyenette, avec aplomb. Je vais tuer la cause et votre fille sera guérie.

— Je te préviens, petit. Ne me trompe pas, réussis ! l'avertit le monarque. Car si tu échoues, je te livre à mon bourreau.

— Que l'on allume un bon feu, poursuivit Goyenette, en négligeant la mise en garde. Et qu'on m'apporte le brasero !

Le monarque fit un signe et Goyenette fut obéi.

Il demanda ensuite qu'on déplace la princesse dans un autre lit, puis il arracha les couvertures et les draps, emprunta l'épée du roi et, d'un coup de lame, éventra le matelas. Alors, il farfouilla des deux mains, dans la laine et le crin.

— Je l'ai ! s'écria-t-il. Ça y est ! Je le tiens !

Il brandissait un énorme crapaud, couvert de cloques, de pustules et de bubons pourris.

— Voilà, sire, le mal de votre fille ! Et maintenant, observez !

Il jeta l'animal dans les braises. Une langue de feu s'éleva du brasero en fusant, pendant qu'au même instant un éclair traversait le corps de la princesse et la remplissait de lumière.

Aussitôt, elle ouvrit les yeux et s'assit dans son lit.

— Où suis-je ? demanda-t-elle de sa voix claire et ingénue. J'ai dormi ?

— Tu es dans le château de ton père, ma chérie ! exulta le roi. Tu agonisais et te voilà guérie. Dans mes bras, ma joie !

Bien entendu, tous les témoins étaient ravis. Ils se félicitaient, s'embrassaient, riaient, s'exclamaient.

— Hum ! Hum ! toussota Goyenette, assez fort pour rappeler qu'il était là.

Le roi l'entendit.

— Doctissimo ! s'écria-t-il en lui envoyant un baiser du bout des doigts.

Il s'élança vers lui, le prit par le bras et le présenta à la cour.

— Chers amis, voici mon gendre !

Tonnerre d'applaudissements, vivats !

— Car le roi d'Italie tient toujours ce qu'il a promis.

Nouveau tonnerre d'applaudissements ! Nouveaux vivats ! Puis encore une fois, félicitations, embrassades, exclamations...

Pendant qu'on se réjouissait pour eux et qu'on fixait la date de leur mariage, les deux promis babillaient.

— Vous m'avez sauvé la vie ! disait la princesse en battant des paupières. Vous serez mon mari.

— Oui, mademoiselle, répondit Goyenette, avec passion. Et je vous donne ma parole qu'il n'y aura plus jamais de crapaud dans votre lit !

Quelques semaines plus tard (il fallait leur laisser le temps de faire connaissance et de se plaire), ils s'épousèrent. Une belle cérémonie et, peu après, ils partirent en voyage de noces.

En route pour la France ! Goyenette voulait faire découvrir à sa princesse le pays de son enfance, où il souhaitait se rendre depuis son départ de l'armée. Une année s'était déjà écoulée, sans qu'il y parvienne.

En chemin, ils traversèrent la ville où Etchegoyen l'avait trahi. Noirs souvenirs. Aujourd'hui, il y passait en vainqueur, mais lui seul le savait.

Sur la place, un attroupement ralentit son équipage. C'était jour de marché et les rues étaient très encombrées. Adossé à un pilier de la halle, un homme attira l'attention de Goyenette. Crasseux, dépenaillé, cheveux gras, barbu... Il portait un bandeau sur un œil et mendiait.

— La charité, s'il vous plaît, se lamentait-il en tendant sa sébile. J'ai reçu la mitraille en défendant la patrie... Merci !

C'était Etchegoyen. En abandonnant son ami, il avait perdu son gagne-pain et s'était mis à mendier, trompant les gens au lieu de travailler. Il n'avait pas évolué.

Goyenette le regarda sans se montrer. Il hésitait.

— Après tout, se dit-il, s'il n'avait pas commencé par me dépouiller, je ne serais jamais devenu riche. C'est un peu grâce à lui que ma situation s'est améliorée. J'ai donc une dette à son égard et je dois m'en acquitter.

Il descendit de sa calèche.

— Attendez-moi, ma chérie. J'en ai pour un instant.

Il s'approcha d'Etchegoyen et plaça sa main devant son visage.

— Combien vois-tu de doigts ? demanda-t-il.

— Quels doigts ?... Je suis aveugle...

— À d'autres, Etchegoyen !

Le faux infirme étouffa un cri.

— Toi ! Ah ça...

Puis, se reprenant, il poursuivit à voix basse :

— Si je m'attendais... Dis donc, tu t'es plutôt bien débrouillé. Mazette ! Et tes yeux... Comment as-tu fait ? J'y comprends rien !

L'amertume perçait dans sa voix, la jalousie.

— Justement, Etchegoyen, en souvenir de notre amitié passée, je vais te donner la recette.

Il lui indiqua le tilleul dans la forêt. Il lui raconta le singe, l'ours et le loup qui, pendant la nuit de la Saint-Jean d'été, se donnaient rendez-vous pour échanger leurs secrets de l'année.

— Comme un fait exprès, cela tombe pile aujourd'hui. Profites-en, vas-y ! Tu surprendras peut-être une confidence qui te portera chance. Tu as les cartes en main. À toi de jouer !

Sur ces mots, il le quitta, rejoignit son épouse et poursuivit sa route.

Il ne revint jamais.

Etchegoyen se rendit aussitôt dans la forêt, repéra le tilleul et se hissa dans son feuillage.

L'obscurité ne tarda pas à tomber. Cris, mouvements dans les fourrés et, à minuit, un appel ici, strident et répété, puis un grognement caverneux, à hérissier le poil, suivi d'un hurlement.

— Ils approchent ! se dit Etchegoyen, pas rassuré du tout.

Oui, ils arrivaient. Ils étaient là. Juste sous lui.

— Salut, camarades ! lança le singe. Pas fâché de vous revoir. Je suis furieux !

— C'est comme moi ! répondit l'ours. Je suis dans une colère noire.

— Alors, donnons-nous la patte, gronda le loup. Parce que je suis aussi dans un pétard de tous les diables !

— L'un de nous a trahi ! Lequel ? tempêta le singe.

— J'allais justement poser la même question ! poursuivirent ours et loup, toujours à l'unisson.

— Ce n'est pas moi ! répondit le singe.

— Ni moi !... Ni moi !...

— Alors qui ?

Dans l'arbre, Etchegoyen tremblait comme une feuille...

— Des oreilles, dans la nuit, peut-être, nous ont surpris ! déduisit le loup avec logique.

— Quelles oreilles ?

— Un homme caché, qui sait ? devina le singe, malin.

— Un homme ? Houououououou !... Je vais le dévorer ! s'énerva le loup en retroussant son museau sur ses crocs.

Etchegoyen n'avait plus un poil de sec. Il se leva pour s'enfuir. Mais où aller ? Atteindre la cime ? Le singe était déjà sur ses épaules et lui secouait la tignasse.

— Le voilà, camarades ! L'espion... Je l'ai trouvé ! Je vous l'envoie.

— Non, non ! Pitié... Ce n'est pas moi.

Trop tard ! En voulant se débarrasser du singe, il bascula et tomba entre les pattes de l'ours. Oh, malheureux ! Il perdit la vie plus vite qu'il avait enlevé la vue à son ami.

Ce conte, raconté ici d'après une version du Pays basque, se rencontre aussi dans le Berry (Les Deux Voyageurs),

en Norvège (Juste et Judas), au Danemark (Les Trois Corbeaux du gibet), et dans bien d'autres contrées...

5

L'OBJET LE PLUS PRÉCIEUX

Où l'on voit le bon sens et la logique
s'unir pour imposer leur solution.

— Un sabotier avait treize enfants.

— Treize ? Oh là là, ça porte malheur !

— Douze garçons et une fille qui était née la dernière. Il en voulait une à tout prix et, quand elle était née, le père était tellement heureux qu'il l'appela... Désirée ! Sa joie fut de courte durée, car la venue de cette enfant bouleversa tout, du jour au lendemain.

Jusqu'alors, l'artisan parvenait tant bien que mal à tailler assez de sabots pour nourrir ses marmots. Sans compter que les aînés commençaient à l'aider. Mais sa treizième lui coupa les bras. Pourquoi ? Je ne sais pas. Toujours est-il que sa famille lui devint un fardeau insupportable.

— La gamine a été la goutte d'eau. Celle qui fait déborder le vase.

— C'est un peu ça ! À tel point que le sabotier dut se résoudre à... s'alléger !

— Comment ? Tu ne vas pas me dire qu'il l'a...

— Mais non ! Qu'est-ce que tu vas imaginer. Il l'a donnée. Enfin, un peu vendue tout de même, à peine baptisée. Rassure-toi, la petite n'a rien perdu au change, au contraire. C'est le seigneur de la région qui l'a adoptée. Il avait déjà trois gars : Hervé, Jozou, Loïc, et il rêvait d'une héritière lui aussi. Sa femme venait justement d'en mettre une au monde, hélas mort-née, lorsqu'il entendit parler du sabotier.

La transaction eut donc lieu sans façon. Quelques écus d'un côté, de l'autre un nourrisson. L'affaire fut vite pliée et la petite changea de destinée.

Désirée devint donc la sœur de ses trois frères. La petite dernière, la préférée. Pas capricieuse pour autant. Épanouie, facile, rieuse. Un caractère en or. Elle ne conservait aucun souvenir de ses parents naturels, évidemment, pourtant on aurait dit que quelque chose en elle n'avait pas oublié. Sa gentillesse était comme un remerciement.

Les années passèrent sans cesser de la dorloter. Elle y mettait du sien et ses frères en étaient fous. Ils avaient beau être turbulents comme des garçons, avec elle c'étaient des « Sœurette adorée » par-ci, des « S'il te

plaît, Désirée chérie » par-là. C'est bien simple, elle semblait entourée d'un cercle magique, solide comme un rempart. À l'intérieur soufflait sa loi : politesse et élégance. Et quiconque le franchissait s'y soumettait avec joie.

Pourtant, les secrets les mieux gardés finissent toujours par être divulgués. Un jour – Désirée était une jeune fille, déjà –, l'origine de sa naissance s'ébruita. Impossible de savoir d'où venait la fuite. De personne, à mon avis. La vérité avait éclaté parce que son heure était venue, tout simplement. Comme une graine qui germe dans le silence et que rien ne peut empêcher d'éclore.

Hervé, Jozou et Loïc entraient dans l'âge d'homme et leur père, qu'ils avaient assailli de questions, venait de reconnaître les faits :

— Oui, c'est vrai ! Désirée est votre sœur de lait, mais elle n'est pas de votre sang.

Aussitôt, ils s'écrièrent en chœur :

— Désirée, épouse-moi !

La jeune fille, déjà éberluée d'apprendre qu'elle était une enfant adoptée, était incapable de se prononcer. Trois demandes en mariage à la fois ? Quel choix !

C'est le père qui trancha.

— Voici comment nous allons procéder, expliqua-t-il à ses gars. Partez, visitez le monde et cherchez ce qui représente le mieux votre amour pour Désirée. La victoire sera attribuée à celui qui rapportera l'objet le plus précieux. C'est moi qui jugerai.

Il leur remit à chacun mille écus, puis il leur dit :

— Rendez-vous ici dans un an. Allez !

Les frères saluèrent leur père et leur mère, embrassèrent Désirée, puis ils prirent ensemble la route de Paris.

Cette ville passait pour la plus riche du monde et comme ils ne savaient pas ce qu'ils cherchaient, ils pensaient le dénicher plus facilement là-bas. Une fois arrivés, ils se séparèrent.

Ils explorèrent marchés, boutiques, bazars, échoppes, entrepôts, depuis les beaux quartiers jusqu'aux endroits les plus mal famés. Ils virent toutes sortes de curiosités, de fantaisies, de bibelots, et ils se félicitèrent plus d'une fois d'avoir choisi Paris. Pourtant, ils n'étaient jamais satisfaits. Ils ne découvraient rien de comparable à leur amour.

Les mois s'écoulaient, inexorablement, et ils ne finirent par trouver leur bonheur que quelques jours avant la fin du délai, presque à la même heure.

Hervé venait de s'arrêter devant l'étal d'un marchand ambulancier, intrigué par une drôle de paire de lunettes. La monture et les branches étaient en fil de fer et les verres, tellement collés de crasse, qu'ils en étaient opaques. Il sourit, et malgré lui, en demanda le prix.

— Mille écus ! répondit le marchand.

— Quoi ? C'est du vol ! On ne voit rien à travers.

— Normal ! Elles ne servent pas à lire le journal, mais à regarder ce qui se passe à l'autre bout de la Terre !

« À l'autre bout de la Terre, tiens, tiens, se dit Hervé. Pour représenter mon amour, cela conviendrait assez bien. Quand nous serons mariés, Désirée et moi, je veux que notre amour aille loin et ces lunettes nous aideront à avancer, sans nous égarer. »

Seulement, les mille écus, il ne les avait plus, car il avait dû se nourrir, se loger. Et à Paris, rien n'était donné !

— Je vous en offre cinq cents, proposa-t-il au marchand. Ce n'est pas rien !

— Allez, marché conclu !

Hervé payait, prit les lunettes et, soulagé, se rendit à son hôtel pour préparer ses bagages.

Ailleurs, au même instant, Jozou était attiré par un bric-à-brac déballé sur un trottoir. Que des vieilleries ! Un fauteuil notamment, défoncé, bancal. Il lui manquait un pied et les autres étaient rafistolés.

— Et vous osez vendre ça ! s'exclama-t-il devant le commerçant.

— Parfaitement, monsieur. Mille écus !

— Mille écus, allons ! Il faut être fou pour mettre si cher dans une telle cochonnerie !

— Ou très pressé, monsieur. Car ce fauteuil vous transporte partout, en un clin d'œil.

— En un clin d'œil ?

Jozou réfléchit :

« Tiens, tiens... Voilà peut-être enfin l'objet le plus précieux. Grâce à lui, une fois que j'aurai épousé Désirée, où que mes affaires me conduisent, en un instant je pourrai être à ses côtés ! Nous deviendrons inséparables, grâce à ce fauteuil. Oui, il symbolise parfaitement mon amour. »

Seulement, les mille écus, il ne les avait plus. Car il avait dû boire, manger, dormir, depuis qu'il sillonnait les rues. Et à Paris, personne ne faisait crédit !

— Je vous en offre cinq cents, dit-il au commerçant. Et vous n'êtes pas volé.

— Allez, marché conclu !

Jozou acquitta la somme, chargea le fauteuil sur son dos et s'en alla en sifflotant.

Plus loin, à quelques minutes près quasiment, Loïc se trouvait devant le banc d'un maraîcher qui vendait des légumes et des fruits. Il avait faim et trois pommes lui faisaient envie. Luisantes, d'un rouge éclatant, il avait l'impression qu'elles se tendaient vers lui.

— Combien ces pommes ?

— Je ne les détaille pas. Mille écus les trois !

— Plaît-il ? J'ai mal entendu ? C'est extravagant !

— Non, monsieur, c'est une affaire ! Car ces pommes sont uniques et extraordinaires. Elles guérissent toutes les maladies.

Loïc se ravisa soudain.

« Tiens, tiens, la santé... Mais c'est bien sûr ! Le voilà, mon amour, songea-t-il en regardant pommes. Éblouissant de vigueur, épanoui... La santé, c'est la clé de l'amour, pardi ! Je les prends ! »

Seulement, les mille écus, il n'avait pas réfléchi qu'il ne les avait plus...

— Il m'en reste cinq cents, dit-il au maraîcher. S'il vous plaît, laissez-les-moi, allez ! C'est tout de même bien payé.

— Marché conclu !

Loïc rangea ses pommes dans ses poches et s'apprêta à rentrer, fier de son originalité.

Un peu plus tard, les trois frères se rencontrèrent à un carrefour, par hasard.

— Toi ! Et toi ! Ah ben ça, c'est comme si on s'était donné rendez-vous !

Tout contents de se revoir, ils se montrèrent leurs achats.

— J'ai cru que je ne trouverais jamais rien ! déclara Hervé.

— C'est comme moi, je commençais à me décourager.

— Et mes pommes, vous me croirez si vous voulez, il n'y a pas cinq minutes que je les ai achetées.

Ils décidèrent de faire la route du retour ensemble, comme ils avaient fait celle de l'aller.

— Au fait, proposa Hervé avant de partir, si l'on essayait mes lunettes pour voir ce qu'ils deviennent, les parents et Désirée !

— Bonne idée !

Hervé chausa les binocles en fil de fer et poussa un cri.

— Malheur ! Ils sont alités tous les trois. Le prêtre leur administre les sacrements.

— Rentrons vite, décida Jozou. Allons, frérôts, sur mon fauteuil et en avant !

Zouf ! Ils quittèrent la capitale et, un battement de cil plus tard, atteignirent le château familial.

Hervé avait dit vrai. Les malades étaient à l'article de la mort et le curé se trouvait à leur chevet.

— Mes pommes ! cria Loïc. Rien n'est perdu !

Les trois frères prirent chacun un fruit et aidèrent qui le père, qui la mère, qui la fiancée, à les manger.

Lorsqu'il ne resta plus que les trognons, les moribonds étaient revenus à la vie. Restait maintenant à désigner le vainqueur afin de lui remettre son prix.

— Voyons, se demanda le père en examinant les résultats. Qui a apporté l'objet le plus précieux ?

— C'est moi, évidemment, répondit Hervé, le plus tranquillement. Sans mes lunettes, nous n'aurions jamais vu que la famille était en danger.

— Comment, toi ? Mais pas du tout ! C'est moi ! protesta Jozou. Sans mon fauteuil, on ne serait jamais arrivés à temps. Ça me paraît évident. On les trouvait tous morts et enterrés ! J'insiste. Ce n'est pas toi, c'est moi qui ai gagné !

— Sûrement pas ! s'indigna Loïc. À quoi sert d'arriver à temps, si tu ne peux pas sauver les gens ? Sans mes pommes, qu'auriez-vous fait ? Prié avec le prêtre et répondu amen ? Taratata ! Tes lunettes, Hervé, ton fauteuil, Jozou, nous ont été indispensables, je ne le nie pas, mais reconnaissez que ce sont mes pommes qui ont eu le dernier mot.

Désirée les écoutait à tour de rôle, approuvait à mesure qu'ils argumentaient, mais se montrait incapable de décider. Ah, si elle avait pu les épouser tous les trois !

— Lequel choisir, alors ?... Dis, toi... qu'en penses-tu ?

— Oh, j'aurais connu le même embarras que Désirée, je crois. Heureusement que ce n'était pas à moi de juger et je n'aurais pas voulu être à la place du père. Quelle responsabilité !

— Tu ne vois vraiment pas ?

— Non, je donne ma langue au chat !

— C'est pourtant simple. Le père dit :

« Tu as raison, Hervé. Tes lunettes ont été irremplaçables, mais elles restent ta propriété et, grâce à elles, tu verras toujours plus loin que le bout de ton nez. Tu t'en tires bien.

« Toi aussi, Jozou, tu as raison. Sans ton fauteuil, nous étions perdus, mais tu peux toujours t'asseoir dedans et parcourir le monde sans te fatiguer. Tu gardes largement de quoi te consoler.

« Toi enfin, Loïc, tu dis vrai, comme tes frères, et nous te devons la vie. Sauf que ton cas est un peu différent. Il ne te reste plus rien ! Tu as tout donné, sans hésiter. Et comme te voici entièrement dépouillé, tu as besoin que l'on vienne te réchauffer.

« Approche, Désirée. Voici Loïc, ton époux.

« Approche, Loïc. Voici Désirée, ton épouse.

« Et aimez-vous aussi longtemps que la vie vous aimera...

*Il était une fois en Bretagne, il était une fois en Nivernais
et en Corse, il était une fois chez nos voisins d'Irlande, il
était une fois très très loin, en Inde et en Extrême-
Orient...*

6

LES TROIS DONS

Où l'on voit que tous les moyens sont
bons pour ramener à la raison ceux qui
abusent de leur fonction.

La mère mourut pendant l'accouchement. Le père, resté seul, s'occupa de l'enfant comme il put. C'était un garçon.

Du temps s'écoula. Quand le petit fut débrouillé, l'homme songea à se remarier. Il s'ennuyait d'être veuf. Il était jeune, dans sa pleine force de vie. Il avait besoin d'une femme avec lui. Pour entretenir sa maison et son linge, faire à manger, s'occuper du jardin, des bêtes à l'écurie, filer la laine, rouir le lin... Tout ce qu'une femme sait accomplir et accomplit bien.

Il en trouva une et la maria. Il était satisfait, mais son enfant, lui, s'inquiéta.

« Elle a bien voulu de mon père, mais voudra-t-elle de moi ? » se demandait-il.

La réponse ne tarda pas.

Sa belle-mère avait à peine franchi le seuil de la maison qu'elle le commanda :

— Comment ? Encore ici à cette heure ? Et qui va mener paître les moutons ? Dépêche-toi, allons !

Son père approuva :

— Mais oui, qu'est-ce que tu restes les bras ballants, à ne rien faire. Presse-toi un peu, fiston !

Après les moutons, il fallait faucher l'herbe pour les lapins, fendre du bois et le rentrer, sortir le fumier de l'écurie et refaire les litières.

— N'oublie pas de prévoir un peu de paille pour toi. Tu dormiras avec les bêtes dorénavant. J'occupe ta place dans le lit de ton père. Et puis, reste dehors ! Tu vas tout me salir avec tes pieds crottés ! Je viens à peine de nettoyer.

Rejeté, exclu, l'enfant en prit son parti.

Le matin, quand il partait avec son troupeau, sa marâtre lui remettait son repas pour la journée : une simple tartine de pain où elle avait étalé une noix de beurre salé.

— Surtout, mange lentement ! lui recommandait-elle. Si tu mastiques bien, ta tartine durera aussi longtemps qu'un festin !

L'enfant acquiesçait, en hochant la tête. Au fond de lui, il pensait : « Elle ne m'aime pas. »

Les jours passaient ainsi, semblables, quel que soit le temps, et le garçon s'occupait comme s'occupent les bergers dans les champs. Il sculptait des bâtons, construisait des cabanes, fabriquait des moulins de bois qu'il faisait tourner dans le ruisseau... Il oubliait sa vie à la maison.

Lorsqu'il avait faim, mais vraiment faim, que son estomac se chamaillait avec ses intestins, il déplaçait le linge où sa tartine était enveloppée et prenait son unique repas de la journée.

Un jour qu'il s'apprêtait à déjeuner, assis dans l'herbe du talus, une femme qu'il n'avait pas entendue arriver s'installa à ses côtés.

— J'ai faim aussi, lui dit-elle. Si tu savais...

Il sursauta et découvrit l'inconnue qui lui parlait. Elle était âgée, très âgée, et pourtant sa voix rayonnait de douceur et de légèreté. On aurait dit une mère qui réconfortait son enfant.

— Rien de plus facile, répondit le garçon spontanément.

Il rompit son pain et en offrit la moitié.

— Tenez, madame. C'est peu, mais ne vous précipitez pas, mastiquez bien. Vous aurez l'impression de consommer un festin. C'est la femme de mon père qui le dit.

La femme sourit.

À cet instant, un merle siffla dans une haie. L'enfant se tourna pour l'apercevoir. Quand il revint à sa compagne, elle avait disparu. Il ne restait que quelques miettes à sa place.

Surpris, le garçon attaqua sa part en rêvant. Il se sentait joyeux, avait envie de chanter. Étonnant ! En lui mangeant la moitié de son pain, la vieille femme lui avait enlevé un peu de sa mélancolie.

Le soir, il regagna la ferme le cœur léger et, après avoir rentré ses bêtes, il s'adonna à ses dernières corvées en sifflotant.

Sa belle-mère grimaça et se raidit. Elle ne plaisantait jamais, ne riait pas et se sentait insultée par la joie.

« Il est encore trop bien nourri pour le travail qu'il fait ! se dit-elle. S'il se donnait plus de peine, il ne serait pas si gai. »

Elle décida de réduire sa ration et, le lendemain, lui coupa une tranche de pain deux fois moins épaisse que celle de la veille. Quant au beurre, une noisette suffisait largement.

En prenant sa musette, le garçon sentit qu'elle était plus légère. La mauvaise l'observait et son cœur se serra.

« Je ne lui ai rien fait de mal, pensa-t-il en détournant les yeux. Pourtant, je suis de trop. Pourquoi ? »

Son père était toujours absent. Aux champs, ici et là, partant très tôt, rentrant très tard. Il ne se rendait compte de rien.

En marchant derrière ses moutons, la tristesse de l'enfant finit par se dissiper, et, une fois dans les champs, il reprit ses activités de berger. Ce jour-là, il se fabriqua un arc, des flèches, et s'exerça à tirer.

Comme il n'avait pas grand-chose à manger, il attendit d'avoir faim, mais vraiment faim, pour commencer. Quand son estomac se chamailla avec ses intestins au point qu'il devenait urgent de les réconcilier, il s'assit à l'ombre d'un buisson et ouvrit sa musette.

C'est alors qu'une voix l'arrêta.

— Je me suis tellement régalée hier, que je suis revenue réclamer. Tu vas trouver que je suis culottée...

C'était la même vieille femme, très âgée, très légère.

— Oh non, madame, vous n'êtes pas... au contraire..., répondit-il, tout content de la retrouver.

Il sortit sa tartine et la rompit, mais en deux parts inégales. Il lui offrit la plus grosse.

La vieille remarqua son geste et accepta le pain en souriant.

À cet instant, une brebis se mit à bêler et le berger se leva pour aller voir ce qu'elle avait. Elle appelait son agneau qui s'était éloigné,

simplement.

Quand le garçon regagna le buisson, son invitée n'était plus là. Il ne restait que quelques miettes à l'endroit où elle était assise. Un détail : l'herbe n'était même pas foulée.

« Pas plus lourde que le vent ! se dit l'enfant. C'est impossible ! »

Il demeura un moment les yeux fixés sur ce mystère, sans comprendre, puis il se décida à manger le peu qu'il lui restait. Merveille ! il fut aussi rassasié que s'il avait pris un copieux déjeuner.

Le soir, au retour, il chantonnait en dansant et ses moutons trottaient devant lui, tout joyeux.

Une telle insolente gaieté exaspéra sa belle-mère. Elle le rabroua durement, lui reprocha son retard et lui imposa, en plus du bois à rentrer et des litières à renouveler, de tirer du puits plusieurs grands baquets d'eau.

Malgré cette hostilité, le garçon s'acquitta de toutes ces tâches sans rechigner.

— Tu ne me nargueras pas longtemps ! ruminait la méchante en le voyant si docile. Je saurai bien casser ta bonne humeur.

Le lendemain, pour se venger, elle lui donna une tranche de pain pas plus grande que la main, avec du beurre, oh, du beurre ! pas plus d'un petit pois, bien étalé.

Le berger crut que sa musette était vide en la prenant. Sa marâtre voulait l'affamer. Il cacha sa tristesse et, vite, s'en alla. Il n'avait qu'une hâte : partir avec ses bêtes et se retrouver seul dans les prés.

Ce jour-là, il se tailla une flûte dans une tige de blé et, pendant des heures, il improvisa de petits airs pour se consoler.

Absorbé par sa musique, il en oublia de manger. Mais dans l'après-midi, son ventre, à force de gargouiller, se rappela à lui.

En ouvrant sa besace, il songea à la vieille femme des jours précédents et, comme jaillissant de ses pensées, elle arriva juste à cet instant.

— Il suffit que tu aies faim pour que j'aie faim aussi, on dirait ! fit-elle avec malice.

Même pas surpris de la voir apparaître, il répondit, un peu embarrassé :

— C'est que, aujourd'hui, madame, je ne pourrai pas partager. J'ai bien trop peu. Nous resterions tous les deux sur notre faim.

Prenant sa minuscule tartine, il la lui offrit en ajoutant :

— Alors, je préfère tout vous donner.

Elle arrêta son geste.

— Garde-la au contraire, petit berger, lui dit-elle, et mange-la. En fait, je n'ai besoin de rien et le geste qui donne me nourrit bien plus que le pain.

Le garçon, ravi, mangea de bon appétit.

Quand il eut terminé, la vieille lui dit :

— Bon, assez joué ! Je voulais savoir qui tu étais. Maintenant que je suis renseignée, regarde-moi. Regarde-moi bien.

L'enfant, surpris, obéit, et la vit rajeunir à mesure qu'elle parlait. La vieille femme disparaissait, laissant la place à une belle dame, blanche, immaculée.

— Vous êtes une fée ! s'exclama l'enfant en admirant sa beauté.

Elle se contenta de sourire, de ce sourire qui remplaçait les mots.

— Par trois fois, tu m'as prouvé ta générosité, reprit-elle. Tu avais peu, tu as donné beaucoup. Cela mérite une récompense. Je veux t'offrir trois dons à mon tour. Dis-moi ce qui te ferait plaisir et tu l'auras.

— Trois dons !

Le berger n'en revenait pas.

— Trois dons..., répétait-il en cherchant. Qu'est-ce que je pourrais bien demander ?

Soudain, son visage s'illumina, puis se ferma aussi vite.

— Non ! dit-il. Pas ça !...

— Dis ! insista doucement la dame, qui savait à quoi il pensait. Un bon garçon comme toi ne peut rien demander de mauvais.

Il se décida timidement.

— Voilà ! C'est au sujet de ma belle-mère. Elle ne m'aime pas. Je voudrais qu'elle arrête de me traiter comme elle le fait.

— Très bien ! Je t'écoute.

— Chaque fois que j'éternuerai, je voudrais...

Il s'interrompit une nouvelle fois. Il rougissait.

— Allons, n'aie pas peur.

— Je voudrais qu'elle pète !

— Qu'elle pète ?

— Oui ! Un gros pet, bien sonore !

— C'est une excellente idée, approuva la fée en riant. Hum ! Elle pétera, fais-moi confiance. À réveiller les morts ! Deuxième don, maintenant ?

Il réfléchit à nouveau, puis voyant son arc, il demanda :

— J'aimerais atteindre ma cible, chaque fois que je tirerai.

— Très facile ! acquiesça la vieille dame. Accordé. Au dernier !

Il pensa à sa petite flûte de chaume dont la musique l'avait consolé toute la matinée.

— Quand je jouerai avec mon flûtiau, je voudrais que les gens dansent, dansent sans pouvoir s'arrêter. À en user leurs sabots et leurs souliers.

— Tu peux y compter ! Quels fameux bals tu vas donner !

Le troisième don octroyé, elle s'en alla. Mais cette fois-ci, contrairement à ses visites précédentes, le garçon surprit son départ. Il en fut ébloui. Elle le regardait en souriant et, peu à peu, son corps pâlisait. Elle s'effaçait, se fondait lentement dans le paysage. On voyait l'herbe à travers elle, les fleurs, les haies... Elle disparut à force de transparence. L'enfant comprit alors ce qu'elle voulait lui montrer en le quittant ainsi : même invisible, elle demeurait présente !

Quand il rentra le soir, il était impatient d'essayer son premier pouvoir. À peine arrivé, sa belle-mère lui fournit une occasion.

— Tous les jours, tu rentres un peu plus tard ! le gronda-t-elle. Si tu crois échapper à tes corvées !...

L'enfant se contenta d'éternuer.

— Atchoum !

L'effet fut immédiat.

— Prouououtt !...

La femme sursauta, se demandant ce qui lui arrivait. Et, comme l'enfant souriait avec un air ébahi, elle le houspilla :

— Quoi... encore là ? Qu'est-ce que tu as à me dévisager ?... Disparais !

Il ne répondit pas et partit en ajoutant :

— Atcha !... Atcha !...

À quoi l'autre répliqua :

— Prouâât !... Prouâât !... Ah ça !... Mais c'est la première fois que...

— Ça marche ! triompha le garçon à mi-voix.

Il courut vers la bergerie en riant, accomplit ses travaux du soir et se dépêcha de revenir à la maison. Comme il n'avait toujours pas le droit d'entrer, il s'accouda à la fenêtre.

Son père était là. Il s'apprêtait à souper et sa femme faisait des navettes entre le fourneau et la table. Quand elle apporta la soupe dans le faitout, le garçon éternua un grand coup :

— Ratchouou !

— Prâouout ! tonitrua la cuisinière.

Un fameux coup de trompette ! La moitié du potage fut renversé par terre.

Le mari regarda sa femme et s'écria en plaisantant :

— Ho ho ! J'espère que ce canon ne nous annonce pas la guerre !

L'enfant approuva à sa façon :

— Atchi !... Atchi !... Atchi !...

Et la marâtre, une nouvelle fois, fut trahie par son derrière :

— Prouît !... Prouît !... Prouît !...

Satisfait de lui, l'enfant n'insista pas. Il quitta ses parents et rentra se coucher sur sa litière.

Le lendemain était un dimanche. Jour du Seigneur. La belle-mère, qui ne manquait pas une messe, se rendit à l'église avec son beau-fils. Le garçon se tint tranquille pendant toute la première partie de l'office, puis quand le prêtre monta en chaire pour son sermon hebdomadaire, il attaqua.

Pas un mouvement dans l'assemblée, pas un murmure. Les fidèles, recueillis, attendaient la bonne parole de leur curé, quand le petit berger éternua une première fois.

— Atchââ !

Un bel éternuement, ample et modulé, bouche ouverte, narines bien dégagées, auquel répondit la voix assourdissante de la grosse caisse.

— Prâououm !

Une rumeur parcourut la foule. Étonnement, réprobation. Chacun se regardait, interloqué. Le prêtre, qui s'apprêtait à parler, fit comme si de rien n'était, marqua un temps d'arrêt, puis commença.

Il prêcha sans être dérangé jusqu'au moment où, dans son homélie, il posa une question à ses fidèles. Le garçon sauta sur l'occasion :

— Atchoum ! Atchoum ! répondit-il en plein silence.

— Prout !... Prout..., renchérit sa belle-mère en se tortillant pour amortir le bruit.

Peine perdue ! Tout le monde entendit.

Des sourcils se fronçaient. Des fronts interrogateurs se plissaient. « Qui a fait ça ! » « Non, non, ce n'est pas moi ! » Certains pouffaient. D'autres se pinçaient le nez en s'éventant.

Le prêtre, impatient, poussa un soupir et décocha un regard noir à la fautive. Celle-ci, rouge de confusion, se signait au nom du Père et du Fils, jetait des coups d'œil éplorés, à droite et à gauche, pour s'excuser, alors que ses voisins s'écartaient d'elle, avec des airs scandalisés.

Le sermon reprit enfin et se poursuivit sans interruption jusqu'au moment où le garçon vit que sa belle-mère commençait à se détendre.

« Ah, tu te crois tirée d'affaire ! » pensa-t-il.

Il tira une nouvelle rafale.

— Atchoum ! Atchoum ! Atchoum !

Et la riposte tonna :

— Chproum !... Chproum !... Chproum !...

C'était l'attaque de trop.

Le prêtre perdit patience. Il allait prier sa paroissienne de quitter les lieux, quand elle se leva, écarlate et honteuse, moite. Elle quitta son banc en bredouillant des regrets et remonta la nef sous les regards goguenards des rieurs.

Elle n'était pas au bout de ses peines. Avant de franchir la porte, l'idée la prit de faire une gémulation pour demander pardon. Mal lui en prit. Au moment où elle pliait le genou, son beau-fils lança :

— Atchê !

— Pêêêt !...

Ce fut sa manière de dire adieu.

Une fois dehors, elle explosa :

— Chenapan ! Mal élevé ! Tu me le paieras, petit vicieux !

— Tchoum !

— Broum !...

Elle fut bien obligée de se taire.

Le lendemain, le prêtre se rendit au domicile de la marâtre. Il était furibard.

— Implorez la clémence du Seigneur, ma fille. Vous avez souillé sa maison !

La fautive s'agenouilla, les mains jointes.

— Mon père, je ne suis pas responsable. C'est le fils de mon mari. Chaque fois qu'il éternue, je.. je...

— Oui, oui, j'ai entendu.

— Il est possédé. C'est le diable qui le tient !

— Atchoum ! ajouta l'enfant qui passait devant la porte avec ses moutons.

— Prout !... s'abandonna la femme en se tenant le ventre. Vous voyez bien... Oh ! qui me délivrera ?

Le prêtre se radoucit.

« Si c'est une affaire de démon, se dit-il, il vaut mieux être prudent ! »

Il décida d'accompagner l'enfant pour en avoir le cœur net.

Le berger n'était pas stupide. Il se doutait bien que le curé voulait lui arracher son secret. Il le laissa parler.

L'homme le sermonna, mais doucement, prenant presque son parti en souriant. Puis il le questionna sur son pouvoir :

— Comment cela t'est-il venu ?... C'est extraordinaire ! Tu as un truc ? Quelqu'un te l'a donné ? Qui ?...

L'enfant répondit des bêtises.

— J'ai fait un rêve, monsieur le curé. J'étais devenu un magicien. Je connaissais des tours. Quand je me suis réveillé, le rêve est resté.

Le prêtre n'était pas tombé de la dernière pluie non plus. Si l'enfant mentait, le secret devait être extraordinaire. Donc il insista.

Le berger en eut bientôt assez et décida de donner une leçon à ce curieux. Il fit semblant de lui céder.

— Vous avez raison, reconnut-il. J'ai un secret.

Le prêtre sourit, mais l'enfant poursuivit en préparant son arc.

— Vous voyez la grive, là-bas, dans la haie. Je la tue, vous allez la chercher et, quand vous revenez, je vous dis tout.

Sans lui laisser le temps d'approuver, il visa, tira, et la grive tomba.

— Joli coup !

— À vous !

L'homme partit récupérer l'oiseau.

— Zut ! Elle est dans les épines !

Il remonta sa soutane et avança avec une prudence de chat.

Pendant ce temps, le berger avait posé son arc et préparé son flûtiau. Quand le prêtre fut au milieu du roncier, il commença à jouer.

L'homme d'Église se déchaîna alors comme s'il était pris de folie. Il sautait d'un pied sur l'autre, au rythme de la musique, marquait la cadence en battant des mains, tournicotait comme une toupie ronflante, et son habit, à chaque mouvement, s'arrachait et se déchirait en lambeaux. Ah, mes amis ! Quelle danse de Saint-Guy !

— Au secours ! Venez m'aider ! hurlait-il en espérant qu'on l'entendrait.

Mais les champs étaient éloignés et l'enfant continuait de jouer.

— Maudit démon ! Veux-tu bien cesser !... Tu t'en repentiras !... Jésus Marie, faites quelque chose !...

Quand la soutane fut complètement déchiquetée et le danseur exténué, le musicien s'arrêta enfin.

Le prêtre soufflait comme un veau et mit du temps à se reprendre. Mais il était tenace et costaud. Quand il fut remis de ses émotions, il saisit le berger par le poignet.

— Maintenant, allons régler ça au tribunal des chenapans ! dit-il en l'entraînant.

L'enfant aurait pu se libérer. Il ne se débattit même pas. Il avait son idée.

Devant la cour, le prêtre expliqua tout au Président, par le menu.

— C'est un sorcier ! Il faut faire un exemple. Protéger la société de ce danger !

L'état de ses vêtements attestait de sa bonne foi et le juge l'entendit. Mais au moment où celui-ci s'apprêtait à prononcer sa sentence, le prêtre se rendit compte qu'il avait négligé un détail. Dans son empressement à traîner ce vaurien devant la justice, il avait oublié de lui confisquer... son flûtiau ! Déjà, le berger le portait à ses lèvres en rigolant.

— Attention ! cria le prêtre. La flûte... Elle est enchantée. Il va recommencer !

Trop tard ! La musiquette s'élevait déjà et hop ! le juge virevolta, et hop ! son greffier le rejoignit, et hop ! le curé aussi.

Quel trio ! Arabesques, cabrioles, entrechats, culbutes, galipettes... Un véritable festival ! Le parquet de la salle d'audience s'était transformé en piste de danse. L'Église et la Justice animaient le bal !

L'enfant attendit que les danseurs soient épuisés pour s'arrêter. Alors, le juge, haletant, lui demanda :

— Mais que veux-tu, à la fin ?

— De l'amour !

— Misère ! se lamenta le magistrat. Cela ne se décrète pas !

— Du respect, alors !

— C'est un peu moins compliqué, mais ce n'est pas gagné.

Cependant, il consentit à promulguer que l'enfant, à défaut d'amour, avait droit au respect. Ce jugement, une fois rendu, fut diffusé et nul citoyen ne l'ignora.

Restait encore à l'appliquer !

Sur ce point, le conte, prudent, ne se prononce pas. Il se contente d'évoquer la question.

Alors, que répondre ?

Le berger fut-il aimé de sa marâtre comme il le désirait ? Aimé vraiment ? Aimé d'amour patient ?

À mon avis, non, certainement pas. Les décisions d'un tribunal ne suffisent pas à transformer le cœur des gens.

Fut-il respecté au moins ?

Peut-être, mais d'un respect plutôt... contraint.

En effet, grâce à la fée qui l'avait secouru, il avait les moyens de se faire considérer. Et quand sa marâtre oubliait ses devoirs élémentaires, d'un simple éternuement il pouvait faire gronder le tonnerre.

Cet argument, sans doute, fut bien plus efficace, au quotidien, que le décret d'un magistrat.

Mais ce n'est qu'un avis. Le mien...

Ce conte s'est raconté un peu partout : en Bretagne, en Argonne, en Poitou ; dans le Limousin, les Ardennes et les Alpes ; en Guyenne, en Corse, en Gascogne, en Normandie, dans l'Aude.

Au Québec, en Gaspésie, à Ottawa et dans le Missouri.

Au Danemark aussi.

Il s'est appelé : Le Violon merveilleux, Les Trois Souhairs du gardeur de vaches, Le P'tit Vacher, Le Sifflet enchanté, La bonne femme qui pète et le curé qui danse, Le Violon, Petit Frikk et le violon.

Dans tous les pays, les contes fournissaient une belle occasion aux petits de prendre leur revanche sur les prêtres et les juges, ces puissants de leur temps qui ne cessaient de leur donner des leçons.

7

LE BRACELET QUI REND FORT

Où l'on voit que pour grandir,
on ne peut éviter de lutter
et de souffrir.

Il n'était pas très grand, ne faisait pas son âge et, comme il était joli, avec de beaux cheveux bouclés, on le prenait pour une fille. Ses camarades se moquaient de lui. Ils lui disaient : « Hou la fille ! Hou la fille ! » Ils le pinçaient, lui flanquaient des coups de pied, le bourraient de coups de poing. Lui ne savait pas se défendre et les autres en profitaient. Ils se mettaient à plusieurs, attendaient qu'il soit seul et l'attaquaient. C'était bien plus facile ainsi. Le garçon pleurait. Un peu à cause des coups ; à cause de l'injustice surtout. Et les lâches riaient aux éclats.

Un jour, en rentrant de l'école, le garçon dit :

— Maman, je ne veux plus rester ici. Allons-nous-en !

— Partir ? Abandonner la maison ? Mais pour quelle raison ?

— Les autres sont trop méchants.

— Qui, les autres ?

Le garçon se tut et la mère poursuivit :

— Il y a partout des méchants !

— Alors, la prochaine fois qu'ils me battront, je me laisserai tuer.

En l'entendant parler ainsi, sa mère fut atterrée. Mais elle ne voyait pas comment le faire changer d'avis et elle fondit en larmes. Partir, tout quitter, alors qu'elle avait mis si longtemps à s'installer... Elle était désespérée.

— Bon ! décida-t-elle soudain. Puisque c'est comme ça...

Son cœur était plein de colère. Colère contre les voyous qui persécutaient son enfant. Colère contre la vie qui la harcelait. Et colère contre son fils lui-même qui ne savait pas serrer les dents.

Elle marmonnait, en rangeant dans une hotte le peu qu'elle pouvait emporter.

« Je l'ai trop protégé. Je l'ai rendu douillet. Mais ce qui est fait ne peut être défait ! »

Elle chargea sa hotte sur son dos.

— Voilà, je suis prête. Partons maintenant. Tu es content ?

Oui, l'enfant était content, mais il ne le dit pas.

Marche aujourd'hui, marche demain. À force de marcher, on fait un long chemin.

Tout par un matin, ils tombèrent sur une forêt. Elle était immense comme la nuit. Que faire ? Derrière eux, leur passé et tout ce qu'ils avaient quitté. Ils ne pouvaient pas y retourner.

— Avançons ! dit la mère. Nous n'avons pas d'autre solution.

Ils n'avaient pas fait trois pas, que le garçon s'écria en se baissant :

— Oh, le joli petit bracelet !

Il le ramassa, l'essaya. Aussitôt, une chaleur douce se répandit en lui, le picotant partout comme des fourmis

— Regarde, maman, il me va bien !

Il était tressé avec de la simple ficelle. On aurait dit qu'il avait été fait pour lui.

Mais la forêt attendait, la gueule grande ouverte. Impossible de fuir sa destinée.

— Ne nous attardons pas ! reprit la mère.

Ils s'engagèrent sous le couvert des arbres et disparurent bientôt, avalés par l'obscurité. Ils progressèrent longtemps, sans rien voir, ni les troncs ni le sentier, tant il faisait noir.

Après mille efforts, mille précautions – était-ce le jour ? Était-ce la nuit ? –, ils aperçurent une toute petite lumière qui scintillait sans bruit.

— Maman, il y a des gens là-bas ! s'écria l'enfant. Continuons dans cette direction.

« Quelle sorte de gens ? se demanda la mère. Qui peut vouloir vivre en plein cœur d'une forêt ? »

Plus ils s'approchaient, plus la lumière brillait. On aurait dit une étoile au firmament. Se trouvaient-ils dans le ciel ? Après tout, qui sait, ils avaient tant marché qu'ils l'avaient peut-être escaladé ? Non, hélas, car un ruisseau les ramena sur la Terre, en leur barrant le passage.

— Je ne pourrai jamais traverser, déplora la mère. Je vais me noyer.

— Attends, ne bouge pas ! la rassura son garçon.

Il posa sa main sur un arbre et, d'un seul coup de poignet, le coucha en travers du ruisseau.

— Voici un pont, maman ! Va, il n'y a aucun danger.

La mère, étonnée par cet exploit, passa sur l'autre rive et poursuivit sa route sans se retourner.

« Abattre un arbre à mains nues ! se demanda-t-elle. Comment a-t-il pu ? C'est sûrement le bracelet ! »

Peu après, ils parvinrent à proximité de la lumière. C'était un château. Mais attention, pas un château de prince charmant. Il était bien trop sale et lugubre. Non, c'était un vrai repaire de bandits, protégé par une grille de fer impossible à fracturer.

Le garçon observa les lieux.

— Cet endroit ne m'inspire pas confiance ! déclara-t-il.

Il secoua la grille, mais avec une telle vigueur qu'il démantibula la serrure et arracha un barreau.

— Allons voir de plus près ! décida-t-il, sans paraître étonné par ce qu'il avait fait.

Ils pénétrèrent dans une grande salle où brûlaient des flambeaux. Une table était dressée et le couvert mis pour cinq convives. Ils entraient justement, à l'opposé, par une porte dissimulée derrière un rideau. C'étaient les bandits. Ils en avaient l'allure et la figure.

— Emparez-vous de ces intrus ! ordonna le chef. Ligotez la femme et tuez le gamin !

— Vous ne toucherez pas à ma mère ! s'interposa le garçon.

Les bandits ricanèrent.

— Pauvre minus ! s'exclama l'un d'eux. Tu crois que tu vas nous empêcher de...

Il n'eut pas le temps de terminer. Le garçon lui fracassa la tête d'un grand coup de barreau. Puis, frappant encore par trois fois, sur le chef et sur deux autres bandits, il les tua net. Bon débarras !

Le cinquième, voyant qu'il n'avait aucune chance, préféra s'agenouiller pour demander pardon.

« Qui ne risque rien n'a rien, songeait-il. Si je suis mort, je ne pourrai plus renverser la situation. Mieux vaut rester vivant. »

Le garçon se laissa émouvoir et accepta sa reddition.

— À une condition cependant !

— Oui, oui, je ferai tout ce que tu voudras.

— Tu vas me faire visiter votre château, répondit-il. Passe le premier et gare à toi si tu tentes un mauvais coup.

Le garçon se méfiait. D'autres bandits restaient peut-être cachés, attendant une occasion pour contre-attaquer. Mais non ! Le château était dépourvu d'autres brigands.

Cependant, une surprise attendait l'enfant. Au grenier, dans les toiles d'araignée et la poussière, une jeune femme, allongée sur un lit, était retenue prisonnière. Quand elle vit entrer les visiteurs, elle poussa un cri et se cacha les yeux.

— N'ayez crainte, madame, la rassura le garçon. Je viens vous délivrer. J'ai tué les fauves qui vous gardaient, sauf celui-ci, qui s'est laissé apprivoiser.

Rassurée, la captive parvint à s'asseoir dans son lit avec difficulté, car elle était très fatiguée.

— Je suis une princesse, expliqua-t-elle à son libérateur. Ils m'ont volée à mon père et incarcérée ici. Je n'avais pas le droit de poser le pied par terre. Chaque jour, ils montaient. Je ne voulais pas voir ce qu'ils faisaient et, dès qu'ils arrivaient, je me cachais la tête avec mon oreiller.

— Votre supplice est terminé, madame. Vous pouvez vous lever.

Affaiblie à force de rester couchée, la princesse fut incapable de tenir debout.

— N'insistez pas, lui conseilla le garçon. Il faut d'abord vous retaper. Je vais m'occuper de vous.

Pendant des jours et des jours, il fit la navette entre le rez-de-chaussée et le grenier, montant ses repas à la princesse et lui tenant compagnie.

Mais le bandit, pendant ce temps ?

Le bandit avait trouvé à s'occuper avec la mère du garçon. Elle lui plaisait, et lui ne lui était pas indifférent non plus. Alors ?... Alors, ils tombèrent amoureux, tout simplement, et le garçon, tellement aux petits soins pour sa protégée, n'y prêta aucune attention.

« Il va tout de même falloir que je me décide à lui parler », songeait la mère.

Elle appréhendait cet instant. Elle tenait à son garçon, mais elle aimait aussi le bandit. Elle se sentait en sécurité auprès de lui. Elle ne pouvait pas toujours partir, toujours errer ; elle voulait se fixer, vivre pour elle, un peu. Son enfant devait le comprendre.

— Laisse donc ! lui disait son amant. Tu t'en soucieras plus tard. Il est très occupé pour l'instant !

L'instant dura plusieurs semaines, au cours desquelles la princesse, dorlotée, retrouva la santé. Une fois rétablie, elle fut impatiente de retourner dans le monde et le garçon ne la retint pas. En souvenir des bons soins qu'il lui avait prodigués, elle voulait à son tour aider son prochain et construire un hôpital pour soigner les malades et les blessés.

Avant de partir, elle dit à son sauveur :

— J'ai une dette envers toi. Si un jour tu es dans le besoin, n'hésite pas à venir taper à ma porte.

Elle lui remit un anneau d'or où son nom était gravé.

— Voici de quoi te faire reconnaître.

Quel vide après son départ ! Le garçon se sentit très seul. Il se tourna alors vers sa mère, qu'il avait un peu délaissée, et découvrit qu'elle ne l'avait pas attendu. La place qu'il avait quittée était désormais prise par un homme. Il ressentit dans son ventre un pincement.

« Ah ! pensa-t-il. Rien n'est plus comme avant. »

Il baissa les yeux et sa mère comprit qu'il ne l'approuvait pas. Elle se confia au bandit.

— Que va-t-il faire ? J'ai peur qu'il se venge. Lui qui était chétif, il est devenu puissant. Je ne le reconnais pas.

— On n'a qu'à s'en débarrasser, proposa l'amant. Vite fait, bien fait. Écoute, j'ai un plan. Je connais un autre château dans la forêt, habité par des frères brigands. De vrais mauvais. Ils sont sept. On va le faire tomber entre leurs pattes !

— Oui, mais comment ?

— En l'envoyant là-bas. On va lui dire que tu es malade et que, pour te soigner, tu as besoin de pommes de leur verger.

La mère hésita. Il était encore temps de renoncer. Elle songea à sa vie depuis qu'elle s'était mise avec cet homme. Plus de soucis. Que du bon temps. Pourquoi aurait-elle dû toujours se sacrifier pour son enfant ? Elle lui avait assez donné.

— Ton plan, demanda-t-elle au bandit, es-tu sûr qu'il va réussir ?

— À cent pour cent !

— Alors, allons-y. Dis-moi ce que je dois faire.

— Couche-toi et fais semblant d'être au plus mal.

La mère s'alita, toussa, cracha, se plaignit de nausées et d'étourdissements. Le bandit courut prévenir le garçon.

— Ta mère ne va pas bien, tu sais. Je crains qu'elle ne passe pas la journée.

Le garçon se précipita à son chevet. Elle était rouge, échevelée. En la voyant ainsi, il regretta d'avoir douté d'elle.

— Dis-moi comment t'aider ? demanda-t-il.

De la tête, elle désigna son compagnon.

— Je connais un remède, poursuivit celui-ci, mais...

— Mais quoi ?

— En fait, ce sont des pommes, dit-il. Elles sont dans le verger d'un château habité par des gens... pas très recommandables.

— Des brigands, quoi ! traduisit le garçon. S'ils sont comme toi, j'en fais mon affaire.

Il se fit expliquer le chemin, puis s'en alla avec sa barre de fer et son panier.

Une fois sur place, il se rendit au verger directement et secoua le pommier. Malheur, les pommes firent trembler le sol en tombant et le bruit alerta les brigands. Sept épouvantables, crasseux, braillards et puants ! Quelle vision lorsqu'ils déboulèrent !

Le garçon ne se laissa pas démonter pour autant. Pif, paf, pan ! Tant pis pour les hors-la-loi. Il les tua. Ensuite, il remplit son panier et rentra.

À son retour, sa mère ne lui fit pas la fête comme il s'y attendait ; pas plus que son compagnon, qui avait l'air déçu. Il mit cela sur le compte de l'inquiétude et de la maladie. Qu'importe, il venait avec la guérison.

— Tiens, maman, lui dit-il en lui tendant un fruit. Mange et remets-toi d'aplomb.

La mère croqua la pomme, mais elle ne guérit pas.

— C'est plus grave que je croyais ! fit mine de s'inquiéter l'amant. Il faudrait un médicament plus efficace. Je sais où en trouver, seulement...

— Seulement quoi ?

— Ce n'est pas sans danger.

— Dis toujours !

— C'est du lait, mais... de lionne !

— De lionne ou de brebis, c'est tout comme ! répondit bravement le garçon. J'y vais.

Il se fit expliquer où se trouvait la tanière du fauve, puis il s'en alla après s'être muni d'un pot.

Dès qu'elle flaira sa présence, la lionne rugit pour le tenir à distance. Elle croyait qu'il en voulait à ses lionceaux.

— C'est juste un peu de lait qu'il me faut ! expliqua-t-il. Pour guérir ma mère qui est à l'agonie.

— Et si je te donne mon lait, répondit l'animal, réfléchis, comment nourrirai-je mes petits ?

Le garçon n'avait pas envie de discuter : sa mère attendait. Il assomma la lionne, pour qu'elle se tienne tranquille pendant qu'il la trayait, puis il

partit dès qu'il eut rempli son pot.

— Nom d'une pipe, pas la moindre écorchure ! jura le brigand entre ses dents, quand il le vit débarquer, toujours entier.

— Voilà, maman ! s'écria, tout joyeux, le garçon. Bois ce bon lait. Il est encore tiède des mamelles de la lionne. Il va te faire du bien.

La fausse malade but en grimaçant. Le breuvage était fort. Elle eut un haut-le-cœur et vomit, dégoûtée par l'odeur, mais aussi par l'échec de leur plan, par la chance de son fils, et par sa honte surtout, qu'elle s'efforçait d'oublier.

Lorsqu'elle fut de nouveau seule avec son homme, elle lui dit :

— Il parvient toujours à s'en tirer ! Je ne vois qu'une solution : que tu lui voles son maudit bracelet. Il restera invulnérable tant qu'il le portera à son poignet. Attends la nuit et, quand il dormira, vas-y !

Trop compromise pour faire machine arrière, elle se montrait maintenant plus acharnée que son amant.

Le garçon était loin de se douter que sa mère était complice du gremlin. Gredine elle-même ! S'il l'avait su, évidemment, il se serait tenu sur ses gardes. Il aurait mieux caché son bracelet. En effet, il le quittait la nuit et le glissait simplement sous son oreiller. Le bandit n'eut aucune peine à le lui dérober pendant qu'il reposait dans son premier sommeil.

Le lendemain matin, à son réveil, il vit l'homme au pied de son lit. Celui-ci souriait.

— Tu as vu ce qu'une bonne fée m'a apporté pendant que tu dormais ? se moquait-il en faisant tournoyer le bracelet au bout d'un doigt.

— Voleur, c'est le mien ! Rends-le-moi !

— Tututut ! railla le bandit en immobilisant le gamin sur le lit. Pas d'embrouille, petit ! Les rôles sont inversés. J'ai pris le commandement !

— Maman ! Maman ! appela l'enfant.

— Ha, ha, ha ! ricana le sale type. Ta mère ne t'entend pas. J'en ai fait mon affaire !

Le garçon se débattit, essaya de résister, mais il avait perdu toute sa force. Il était vide.

— Finissons-en, gamin. Je te donne le choix. Que préfères-tu, avoir la tête coupée ou les yeux crevés ?

Cela ne laissait pas beaucoup de marge. Petit gars réfléchit à toute allure.

« S'il me coupe la tête, je meurs, n'en parlons plus. Il vaut encore mieux faire confiance à la vie ! »

— Z'yeux crevés !

Aussitôt dit, aussitôt fait, l'enfant était aveugle l'instant d'après.

— Déguerpis maintenant ! le houspilla le scélérat, sans ménagement. Tu n'as plus ta place ici ! Tu ne crois tout de même pas que je vais nourrir un infirme !

— Mais je ne vois rien, protesta le garçon.

— Ce n'est pas une raison. Il fallait y penser avant et choisir la tête coupée ! Débrouille-toi. Allez, du balai !

Le garçon se retrouva ainsi dans la forêt. Il y était entré avec sa mère, en tâtonnant. Il en ressortait seul et de la même manière.

Alors qu'il marchait dans le noir, une pensée l'éclaira soudain : la princesse ! Et tout lui revint : sa libération, les semaines de soins jusqu'à la guérison, ses derniers mots et l'anneau qu'il portait toujours au doigt. Comment avait-il pu oublier ?

« Si un jour tu es dans le besoin, n'hésite pas à venir frapper à ma porte ! »

— C'est vrai ! Elle voulait justement créer un hôpital, aider...

Il songea :

« Et elle, se souvient-elle encore de moi ? Commençons par la chercher ! »

Il reprit sa route avec ardeur, en se laissant guider par cette lumière qu'il portait dans le cœur.

C'est ainsi qu'il finit par retrouver sa trace et qu'il parvint un jour à l'entrée de son établissement. Une infirmière l'accueillit.

— Un aveugle ! Bien sûr, entrez, mon ami. Nous ne pourrons pas vous guérir, mais vous reconforter, ça oui !

Chaque matin, la princesse visitait ses malades et s'entretenait avec les nouveaux arrivés. Elle ne reconnut pas l'aveugle qui venait d'être admis, mais au cours de sa conversation avec lui, elle aperçut l'anneau à son doigt et, aussitôt, elle frissonna.

— Cette bague, je l'ai donnée à un garçon, naguère, s'étonna-t-elle. Il m'avait sauvée de la nuit.

Elle le dévisagea sans oser croire à ce qu'elle découvrait et, mi-réjouie, mi-attristée, elle s'écria :

— Ce garçon... c'est toi ?

— Oui, c'est moi ! répondit-il en souriant. Et toi, tu as gardé la même voix !...

Depuis qu'ils s'étaient quittés, beaucoup de temps avait passé, avec les épreuves et les difficultés que l'on connaît. Le garçon avait grandi, mûri... Il était devenu un jeune homme.

— Je t'ai cherchée et je t'ai trouvée. Je suis vraiment comblé, dit-il en lui pressant les mains. Aujourd'hui, c'est à mon tour de vivre dans la nuit...

Elle le traita du mieux possible, et, comme il n'avait jamais perdu sa foi en la vie, il lui proposa de l'aider dans sa tâche. Il ne voulait pas être à sa charge. Il apprit donc à soigner et à reconforter ceux qui souffraient.

Il avait trouvé sa place et il aurait pu continuer à vivre ainsi. Pourtant, son passé resurgit. Des questions le tourmentaient à propos de sa mère. Il ne l'avait pas revue au moment de son départ. Qu'était-elle devenue ? Un doute le hantait. Sans parler de la canaille qui l'avait mutilé. Celui-là !...

— Je ne trouverai pas la paix tant que je ne saurai pas ! conclut-il. Il faut que je retourne là-bas.

— Et moi, je t'accompagnerai, décida la princesse. Tu n'affronteras pas seul de tels dangers. Je veux que tu me sentes à tes côtés.

Ils s'enfoncèrent donc à nouveau dans la forêt, au risque de se perdre.

En route, alors qu'ils avaient fait halte à proximité d'une source pour se reposer, la jeune femme vit arriver un lièvre qui courait en hésitant et se cognait aux arbres. Soudain, il trébucha contre une racine et culbuta dans le bassin. Il en sortit trempé, se frotta les yeux, l'air étonné, et repartit comme une flèche en esquivant tous les obstacles.

— Oh ! s'écria la princesse. Le lièvre... il était aveugle et la source l'a guéri.

Elle entraîna son ami vers l'eau, lui éclaboussa le visage et, en un instant, comme le lièvre, il retrouva la vue. Miracle !

La princesse le regardait, émue, et lui la dévorait de ses yeux neufs. Il était entré dans la nuit en emportant une vision d'horreur : le bandit. En revenant au jour, un soleil l'attendait et il était ébloui. La princesse était devenue si belle. Il la reconnaissait à peine. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, mais il n'osa pas. C'est elle, sentant sa retenue, qui s'approcha et lui donna un baiser.

— Continuons, maintenant ! dit-il en lui prenant la main.

Lorsqu'ils parvinrent à proximité du château, ils se cachèrent pour observer s'il était toujours habité, et par qui. Surveiller les allées et venues de ses occupants aussi.

Ils furent vite renseignés, car une conversation leur parvint. Deux voix familières que le jeune homme identifia sans peine : le bandit et sa mère.

— Si ton fils savait que tu m'as épousé le lendemain du jour où je l'ai chassé, disait l'homme, il en ferait une drôle de tête !

— Mon fils ! Quel fils ? répondit la femme en riant. Je n'ai jamais eu d'enfant. Ou alors, dans une autre vie, parce que dans celle-ci, je ne m'en souviens plus !

Une main de feu broya le cœur du jeune homme. Il faillit se dresser pour hurler. Heureusement, la princesse le retint et le calma.

— Malheureux, tu te jetteras dans la gueule du loup. Apaise-toi. Réfléchis.

Elle l'avait pris contre elle et murmurait de sa voix douce. Lentement, le jeune homme retrouva ses esprits.

— Tu as raison. Je vais attendre la nuit pour reprendre d'abord mon bracelet. Ensuite, j'aviserais.

Vers minuit, il se glissa, seul, dans la chambre des deux crapules qui dormaient profondément. Il récupéra son bien, qui se trouvait sous l'oreiller où il se l'était fait voler. Il l'enfila et sentit sa bonne force se répandre en lui.

Restaient les deux dormeurs. Il ne s'attarda pas, car sa décision était prise. Sans un regard pour cette femme qui n'était plus sa mère, il remonta les couvertures et les étouffa tous deux, la maîtresse et l'amant. Il n'éprouvait aucun regret.

Dehors, la princesse l'attendait. Il sortit et lui dit simplement en lui montrant son poignet :

— C'est fait ! Rentrons.

Au petit matin, ils arrivèrent en vue de l'hôpital où ils allaient poursuivre leur mission. Ils marchaient joyeusement, dans la lumière de cette aube nouvelle qui leur ressemblait.

Le Bracelet, Le Ruban rouge, Le Ruban rose, Le Petit Ruban bleu, La Mère traîtresse, Petit Jean ou la plume qui rend fort, Les Épreuves du jeune garçon, La fleur qui rend fort, Le Conte du garçon trahi, Le Conte de l'innocent et de la plume de bon courage... *toutes ces variantes racontent la même histoire en France et à travers l'Europe, en Afrique du Nord, en Amérique du Nord et, avec plus d'insistance encore, en Russie, en Turquie, en Irlande et au Canada.*

8

LA FILLE DE ROI QUI NE RIAIT PAS

Où l'on voit que le rire est
un médecin du cœur.

Le rire est une eau de vie. Celui qui n'en boit pas dépérit.

Un roi se lamentait, car sa fille n'avait pas soif, jamais soif de cette eau-là. À force, elle était devenue sèche, grise, revêche. Allez donc séduire un prince avec de tels appâts ! Même les gars du peuple n'en rêvaient pas.

Son père, qui avait renoncé depuis longtemps à la marier avec un riche héritier, redoutait maintenant le pire.

— Je ne vais pas la regarder mourir !

Il avait tout tenté pourtant. Les médecins du royaume s'étaient succédé à son chevet. Du plus illustre au plus modeste. Et après les médecins, les sorciers. Aucun résultat. Théories et traitements avaient échoué lamentablement. Quelque chose paraissait bloqué chez la jeune fille et nul ne parvenait à la décoincer.

C'est alors que le roi, en désespoir de cause, se tourna vers ses sujets.

— Celui qui parvient à la faire rire, elle est à lui !

Et, comme il ne voulait pas avoir l'air de s'en débarrasser, il ajouta, pour attirer les candidats :

— En plus d'elle, je donne la moitié de mon royaume. Parole d'homme !

La proposition était généreuse. Malgré cela, les gaillards ne se bousculèrent pas.

Trois frères cependant, se mirent sur les rangs. Trois pauvres qui espéraient devenir riches. Trois... les deux aînés tout au moins, car le plus jeune avait tellement l'habitude de passer quand tout le monde était servi, qu'il n'attendait plus rien.

Le plus âgé des trois, donc, fit valoir son droit, étant né avant les autres, de se marier le premier, et il se rendit au château pour réjouir la princesse.

Prévoyant, il ne partait pas les mains vides. Il apportait un cadeau : un plein panier de pommes, toutes rouges, de son verger.

En chemin, il rencontra une vieille bonne femme, affalée dans la boue du fossé.

— Aide-moi à me relever, petit !

— Demande à celui qui t'a mise là ! Je n'ai pas de temps à perdre, moi. J'ai rendez-vous avec la fille du roi !

La vieille ne répondit pas. Elle le laissa aller et, quand il fut hors de vue, elle se releva et disparut dans une nappe de brume qui venait de tomber.

L'aîné arriva au château, déclina son identité, l'objet de sa visite, et fut conduit par un laquais auprès de la demoiselle.

Elle était triste à faire pleurer une armée et pâle comme un boulanger qui s'est endormi dans la farine.

« Drôle de cadeau, en effet, se dit l'aîné. Le roi savait ce qu'il faisait en plaçant la moitié de son royaume dans la corbeille de la mariée. »

Il était trop tard pour reculer. Alors, il lui offrit ses pommes, espérant au moins un battement de paupières pour saluer de si beaux fruits, si ronds, si rouges. Ensuite, il se croyait assez malin pour faire passer ce mouvement pour un sourire. Mais rien ! Pas plus de réaction qu'une courge devant un jardinier !

— Éliminé ! déclara le laquais qui l'accompagnait.

Il avait l'œil et il connaissait bien la princesse. Personne ne pouvait le tromper.

— Mais attendez, protesta l'aîné. Elle ne m'a pas regardé.

— C'est justement pourquoi vous êtes éliminé. Vous ne l'intéressez pas. Inutile d'insister !

Congédié, l'aîné rentra et céda la place à son cadet.

— Peut-être auras-tu plus de chance que moi, lui dit-il en guise d'encouragement.

Le cadet descendit au jardin, cueillit une énorme brassée de fleurs et, à son tour, se mit en chemin.

À mi-parcours, il rencontra une vieille – la même que tout à l'heure – embourbée dans le fossé, incapable de se dégager.

— Aide-moi à me sortir de là, petit !

— Et puis quoi, grand-mère ? Tu crois que je n'ai rien de mieux à faire ? J'ai rendez-vous avec la fille du roi !

La vieille le laissa dire, puis, quand il fut loin, le soleil entrouvrit les nuages, tendit son bras et la fit disparaître dans sa main.

Le cadet se présenta au château et, à son tour, fut conduit dans les appartements de la princesse.

Il lui avait mijoté une surprise. Il avançait en se cachant derrière son bouquet et lorsqu'il fut à proximité de la demoiselle, il se montra en criant :

— Coucou !

La jeune fille resta immobile comme un réverbère. Pas un rire, pas un cri, pas un sursaut, même de frayeur.

— Éliminé ! clama le laquais sans pitié.

Le cadet n'insista pas.

— Vous êtes sûr qu'elle est toujours vivante ? demanda-t-il en se laissant raccompagner.

Le domestique ne répondit pas et le jeta dehors avec joie.

Le cadet rentra chez lui et, malicieusement, dit au benjamin :

— Tu veux la vérité ? On s'est laissé éliminer pour te favoriser. Tente ta chance, frangin.

— J'en ai bien l'intention, répondit celui-ci, mi-figue, mi-raisin.

Ses frères aux mains pleines s'étant fait blackbouler, il préféra quitter la maison sans pommes et sans bouquet, les deux mains dans les poches, en chantonnant, s'il vous plaît.

Sur la route, il rencontra... devinez qui, dans la boue du fossé ?

— Oh, ma mère ! Qui vous a mis dans un pareil état ? s'écria-t-il en découvrant la vieille à moitié engloutie dans le fossé. C'est la mort assurée si personne ne vous tire de ce borbier.

Il s'agenouilla dans la gadoue, aida la vieille à s'asseoir, puis la saisit sous les bras et la dégagea. Le temps de remonter sur la chaussée, leurs vêtements avaient séché. Ceux de la vieille, comme ceux du gars. Étonnant, vous ne trouvez pas ?

— Où t'en vas-tu, petit ? demanda-t-elle à son sauveur.

— Au palais, conquérir la fille du roi. Il paraît qu'elle n'a jamais ri de sa vie. Je vais essayer de la dérider.

— Ah, quelle affaire ! Comment t'y prendras-tu ?

— Ça ! Je n'en ai pas la moindre idée.

— Eh bien, écoute-moi. Donnant, donnant : tu m'as aidée, je vais t'aider !

Elle fouilla dans la poche de son tablier et en sortit un agneau, noir comme du charbon.

— *Hé là ! Qu'est-ce que vous racontez ? Dans son tablier, un mouton ?*

— *Parfaitement ! Je sais que c'est extraordinaire, mais écoutez la suite et vous verrez si je mens. Voici ce qu'elle lui conseilla, en le lui remettant :*

« Prends cet agneau dans tes bras, petit, et surtout ne le lâche pas ! Jamais. C'est compris ? »

Là-dessus, elle claqua des doigts et disparut. Le benjamin n'en apprit pas plus.

Il poursuivit sa route, mais comme il s'était un peu attardé, il n'atteignit la capitale que dans la soirée et dut chercher à se loger.

Comble de malchance, toutes les auberges étaient bondées. En vérité, son agneau n'inspirait pas confiance. Noir comme de la suie ! Il faisait trop penser au diable.

— Allez donc voir monsieur le curé, lui conseilla un hôtelier pour se débarrasser de lui. Il accueille toujours les voyageurs infortunés.

Le jeune homme alla taper à la porte du presbytère et le prêtre lui ouvrit.

— Dormir ? Mais bien sûr, consentit le prêtre. J'ai une chambre toute prête et de la paille à l'étable pour votre bête.

— Pas question ! Je dors avec le mouton !

— Bon, bon !

Le visiteur était catégorique et le curé n'insista pas. Après lui avoir montré son lit, il le quitta. Pourtant, il était très intrigué.

« Qu'a-t-il de si particulier son mouton, pour qu'il ne veuille pas le lâcher ? » se demandait-il.

Cette question le tarabusta toute la nuit et, au petit jour, il voulut en avoir le cœur net. Sans bruit, il poussa la porte de la chambre et découvrit le jeune homme profondément endormi, avec son agneau tout contre lui. Il ne s'était pas déshabillé.

Le curé s'approcha, examina les dormeurs et ne remarqua rien de suspect. Il voulut alors tâter l'animal, pour vérifier si sa toison était de laine et pas d'or. Ce phénomène s'était déjà produit. Mal lui en prit ! Dès qu'il sentit qu'on lui touchait la tête, l'agneau se réveilla et se mit à bêler. Le curé sursauta et le jeune homme se redressa.

— Au voleur ! s'écria-t-il en resserrant son bras qui tenait le mouton.

— Ne craignez rien ! Ce n'est que moi ! s'excusa le prêtre embarrassé.

Seulement, quand il voulut s'en aller, impossible : sa main resta collée à la laine, prisonnière.

— Lâche-moi ! Mais lâche-moi donc, sale bête !

Il avait beau tirer comme un forcené, pas moyen de se défaire. Il appela sa gouvernante.

— Marguerite-Marie, au secours ! Venez m'aider !

Pendant qu'elle accourait, le garçon sauta du lit, entraînant avec lui, l'agneau bien sûr, mais aussi le curé.

Lorsque la bonne arriva, ils franchissaient la porte et elle resta interloquée devant le tableau, sans comprendre ce qui se passait.

— Mais ne restez pas les bras ballants, empotée ! Vous ne voyez pas ?... Bougez !

Elle crut que leur hôte était un cambrioleur et que le prêtre l'avait surpris la main dans le sac. Elle se précipita enfin, voulut attraper le fuyard et ne put agripper que la soutane du prêtre. Malheur ! Elle aussi fut capturée.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui m'arrive ? gémit-elle en se laissant embarquer. Arrêtez ! Mais arrêtez !

Le jeune homme, furieux qu'on ait voulu le détrousser dans un presbytère, avançait d'un bon pas, en traînant ses ballots. Ils arrivaient déjà dehors et Marguerite-Marie n'avait pas pris le temps de s'habiller, elle ne portait sur elle qu'une vieille chemise de nuit trouée qui découvrait ses fesses. Comme ils arrivaient dehors, elle hurla comme une possédée :

— Je ne peux pas sortir comme ça !... Monsieur le curé, faites quelque chose !...

Cause toujours ! Chacun était trop occupé pour l'écouter.

Heureusement, ils traversaient le potager et Marguerite-Marie, de sa main libre, put arracher une feuille de chou qu'elle utilisa, tant bien que mal, pour cacher son derrière.

Où se dirigeait-elle ainsi, cette queue leu leu ? Qui le savait ? Le mouton certainement, mais nul ne comprenait ses bêlements.

La malchance voulut que, sur la route, ils viennent à croiser trois chèvres qui broutaient de maigres touffes d'herbe entre les pavés. Quand elles sentirent la bonne odeur du chou, elles rappliquèrent au grand galop. Mais dès que la première y eut porté les dents, elle fut saisie par la mâchoire et ses deux sœurs qui se bousculaient, furent attrapées à leur tour.

Quelle ribambelle !

Le boulanger, qui fumait devant sa boutique pendant que sa fournée cuisait, vit arriver ce monstre, mi-animal, mi-humain. Chacun tirait, ici, là, et les chèvres ruaient en claquant des sabots ! Drôle de corrida ! Il s'approcha en riant, pour les aider à se déprendre, mais dès qu'il eut empoigné une chèvre par la queue, il fut entraîné dans la danse.

— Au secours ! À moi ! Tirez-nous de là !

Ils arrivaient justement à hauteur de la forge. Le maréchal-ferrant entendit l'appel et, comme il ne refusait jamais un coup de main, il se précipita.

— Surtout, lui cria le boulanger, ne nous touche pas !

— Pourquoi ? demanda-t-il en lui étreignant le bras.

L'autre ne lui avait pas encore répondu que le costaud savait déjà pourquoi.

— Ah ben ça !

Quand ils approchèrent du cœur de la ville, la sarabande s'enrichit encore de quelques pauvres drilles.

Deux ménagères papotaient devant leur maison, accoudées à leurs balais. Elles entendirent les cris et, en voyant déboucher ce train, comprirent de quoi il était question.

— Quelques bons coups de nos manches auront vite fait de séparer ces wagons ! s'exclama l'une des deux, sûre de son fait.

Elle entraîna son amie et pan ! et pan ! Deux fois, pas davantage. Les manches s'immobilisèrent et aussitôt les deux femmes furent enlevées, en se tenant comme des sorcières, par les brins de chiendent.

Ah, mes amis, quelle procession ! Un prêtre pourchassé par des démons, emmenés par un mouton noir comme du charbon, tout droit sorti des fourneaux de Satan !

Dans la capitale, tout le monde s'était donné le mot et on les regardait passer, en se gardant bien de les approcher.

Seul un aveugle se laissa prendre encore, parce qu'il n'avait pas eu le temps de se ranger assez vite, le pauvre, et pour cause. C'est lui qui fermait le convoi, avec son chien en laisse.

Le mouton savait parfaitement ce qu'il faisait. Comme un maître de cérémonie, dans les bras de son protégé, il ouvrait le défilé. Et en avant la musique !

— Au secours ! Aïe ! Bêê, bêê ! Délivrez-nous de ce guêpier ! Mêê ! *Ora pro nobis*⁹ ! Mêê ! Qui nous décollera, pauvres collés ?

C'est dans cet équipage que les lurons arrivèrent à proximité du palais.

Malgré l'heure matinale, la princesse, qui ne dormait guère, était à sa fenêtre.

Quand elle vit apparaître cette clique qui se plissait et se déplissait comme un accordéon, elle resta d'abord immobile, les sourcils froncés, en se demandant ce qu'elle voyait. Puis elle fut prise d'un imperceptible

tremblement du menton, suivi d'un petit gloussement que l'on prit d'abord pour un rot.

— Un rot ? Impossible ! Mademoiselle n'a pas encore pris son petit déjeuner.

Alors ? Alors, le gloussement devint gargouillis, le gargouillis démangeaison et la démangeaison chatouillis, frisson, guili-guili...

C'est ainsi que, pour la première fois de sa vie, la princesse rit ! Rire de débutant, mais excusable. Et, quand on ne sait pas, on apprend. Ce qu'elle fit.

Le chambellan du roi, qui ne la quittait pas des yeux, cria victoire.

— Mademoiselle rit !

— Quoi ? Que dites-vous ? demanda le père qui n'y croyait pas.

— Mademoiselle rit, je vous dis !

— Jésus, Marie !

Après son premier essai, la princesse éclata d'un rire plus franc, puis d'un fou rire qui se déploya depuis sa fenêtre sur l'ensemble du palais, sur la ville et au-delà, sur le royaume pour annoncer la bonne nouvelle.

— Mademoiselle rit !

Le mot fut repris à l'infini et chacun fit silence pour écouter.

Sous la fenêtre de la belle, le jeune homme qui venait de réussir cet exploit s'arrêta brutalement. Dans la file, ceux qui le suivaient se tamponnèrent et tous, en se heurtant, se décollèrent.

— Libres ! Enfin ! Ouf !

Marguerite-Marie était tellement heureuse qu'elle se moquait bien d'avoir les fesses à l'air. Elles aussi avaient contribué à la guérison de la princesse.

— *Oui mais, la promesse ?*

— *J'y viens !*

Le roi tint parole, évidemment, bien trop content. Car sa fille, en riant, s'épanouit. De sèche qu'elle était et maigrichonne, elle se remplit, devint avenante, jolie. Et quelle joie de vivre : elle riait aux éclats, sans arrêt, pour un oui, pour un non ; elle répandait la gaieté. Elle avait tant d'années à rattraper...

Quand les jeunes gens se rencontrèrent pour la première fois, on vit qu'ils se ressemblaient. On aurait dit deux fleurs, conçues de longue date séparément, pour se retrouver dans le même bouquet.

On les maria donc et la suite ne nous regarde pas.

Cependant, avant que ce conte ne s'achève, et pour qu'il soit complet, il me faut ajouter que l'agneau noir profita du brouhaha de la joie pour s'éclipser. Comme chacun sait où il s'en est allé, il est inutile de le préciser.

Voilà !

C'est souvent un berger qui parvient à faire rire la fille, parfois avec un mouton noir, parfois avec une oie rouge ou une oie d'or.

Il faut croire que la vie de fille de roi n'était pas si drôle que cela, car on trouvait des princesses tristounettes dans le Pays basque, en Touraine, dans le Poitou et le Berry, en Armagnac, et même dans le royaume des neiges... en Norvège.

9

LE CORDON ENCHANTÉ

Où l'on voit que le début d'un chemin
ne permet pas d'en supposer la fin.

Il est jeune. Neuf, dix ans. Un enfant, quoi. Il est orphelin depuis assez longtemps pour avoir surmonté son chagrin. Il se débrouille. Un jour à peu près, un jour pas du tout. Il pêche à la ligne depuis la côte pour manger et il vend ce qu'il a de trop quand le poisson est généreux.

Un soir, après une longue journée, il est si exténué qu'il n'a pas la force de regagner sa cabane. Il s'endort sur le sable à l'abri des rochers.

En pleine nuit, un homme le découvre. C'est un pêcheur aussi, mais assez peu ordinaire. Il ne quitte jamais son bateau et, à terre, il le porte sous son bras et parfois sur son dos. Il réveille le garçon.

— Hé, petit ! Que fais-tu par ici ?

L'enfant s'assoit, encore ensommeillé. Il se demande où il est et voit l'inconnu au bateau. Il ne s'étonne pas. Il a beau être un enfant, à force de fréquenter le rivage, il a été témoin de beaucoup de mystères. Il répond en refermant ses bras sur ses genoux, car il a frais.

— J'étais trop fatigué. Je me suis couché.

— Il faut regagner ta maison. Tes parents vont s'inquiéter.

— Où ils se trouvent maintenant, ils ne connaissent plus l'inquiétude, poursuit le garçon.

— Ah ! fait le pêcheur, qui comprend.

L'enfant se lève pour s'en aller et l'homme lui propose alors :

— Puisque personne ne t'attend, veux-tu venir chez moi ? J'ai de quoi t'héberger et je t'emmènerai pêcher. Aimerais-tu savoir naviguer ?

— Oh oui, monsieur, j'en rêve.

— Eh bien, je t'apprendrai.

Ils partent. Ils marchent côte à côte entre flots et falaise. Le ressac s'abat sur la grève et sa rumeur de loin en loin les accompagne.

Le garçon est fasciné par le bateau de l'homme. Comment peut-il affronter le large dans cette coquille de noix ? Il finit par demander :

— Cette barque, c'est avec elle que vous sortez en mer ?

— Bien sûr ! Elle grandit ou rapetisse à mon gré.

L'enfant a déjà entendu conter de telles merveilles. Il frissonne de curiosité.

— Cela te plairait-il de l'essayer ?

L'enfant n'a pas encore répondu que le pêcheur entre dans l'eau et y dépose son esquif. Aussitôt, sans qu'il prononce le moindre mot, sa volonté agit et l'embarcation se déploie. L'homme invite alors l'enfant à monter à bord. Ils gagnent la haute mer en un clin d'œil et passent quelques heures à pêcher.

Ils reviennent avant l'aube, chargés. Le garçon est ravi : une pêche magnifique et son nouveau patron, fidèle à sa promesse, lui a laissé la barre. Il a déjà un peu appris.

Lorsqu'ils accostent, une fois le bateau tiré au sec, le maître pêcheur le réduit et, d'un coup de reins, le charge sur son dos avec la cargaison. Puis il entraîne son apprenti.

Ils se dirigent vers la falaise et s'arrêtent bientôt à l'entrée d'une grotte.

— Voilà, c'est ici que j'habite ! annonce l'homme. Suis-moi.

— Non, monsieur ! répond le garçon qui connaît ce genre de lieu. Je ne veux pas vivre chez les fées.

— Ne crains rien. Ces fées ne sont pas dangereuses, juste un peu taquines avec les tiens. Elles ne te feront aucun mal, pas plus que moi. Et puis, tu seras libre d'aller et venir. La grotte n'est pas une prison.

À sa façon de parler des fées, le garçon se rend compte que l'inconnu est lui-même un esprit.

— Bien, accepte-t-il. Je vous crois.

Et il entre avec lui dans le rocher.

Il y est accueilli à bras ouverts. On le nourrit, on l'habille de neuf. Dans la grotte, il n'a plus à lutter pour assurer sa subsistance. Il est à l'abri des vents hurleurs qui dévastent la terre, et on l'aime.

Souvent, ils partent en expédition de nuit, les fées, son maître et lui. Ils chapardent dans les villages : moutons, chèvres, bois, cidre, fruits... qu'ils emportent dans la grotte. Ils n'en ont pas vraiment besoin. C'est une

manière de dire aux hommes : « Nous sommes passés vous voir, mais vous dormiez. Vous devriez rester en éveil. La prochaine fois peut-être... »

Le plus souvent, il accompagne en mer son protecteur, dans son fameux bateau. Il apprend ainsi à naviguer sur l'océan qui a donné naissance au monde.

Le séjour du garçon dans la grotte dure sept mois. Sept mois d'esprits, donc sept années humaines. Juste le temps d'assimiler les rudiments de la navigation.

Le garçon n'est plus un gamin. Un jour, il se décide :

— Patron, il faut que je m'en aille. Je me crois prêt à voyager sur la mer par mes propres moyens.

— Bien ! répond le maître. Je ne veux pas te retenir, au contraire. Mais avant de t'en aller, approche et relève un peu ta chemise.

Le jeune homme s'exécute et voit son maître lui attacher un cordon autour du ventre.

— Ce cordon, explique-t-il, c'est toi. Tout ce que tu as appris et que la vie va te faire oublier. Chaque fois que tu auras besoin d'aide, reviens à lui, parle-lui. Il est puissant comme tu n'as pas idée. Il est... magique ! Et il sera *enchanté* de t'aider. Surtout, que personne ne le voie ! Si ton secret venait à être connu, il serait à jamais perdu.

— Je serai vigilant, maître. C'est promis.

Il quitte la grotte et part à l'aventure devant lui.

Le monde a changé en son absence. Il lui semble plus grand que jamais. Si vaste. Dans la première ville rencontrée, il se rend au port et cherche un équipage. Un capitaine l'accepte comme mousse. Il embarque aussitôt et vogue la galère !

La vie à bord n'est pas facile. Les matelots sont rudes. Il est nouveau et subit leurs brimades, mais il refuse de se laisser dominer par leur vulgarité. Il lutte pour s'imposer.

Il ne sait pas encore qu'il se trouve parmi des pirates. Il le découvre un jour que le capitaine ordonne de pourchasser un navire marchand. Il voit alors les hommes se jeter à l'abordage avec une folle violence, piller l'or et

les bijoux, massacrer équipage et passagers, puis, leur forfait commis, repartir en se félicitant.

Ébahi par leur sauvagerie, le mousse est resté en retrait.

« Non ! pense-t-il. Je ne ressemblerai jamais à ces barbares, à ces loups ! »

Mais que faire en pleine mer, à la merci des voyous ?

Il rumine en silence sa colère. Seulement, le capitaine devine que son mousse désapprouve ses manières. Alors il l'asticote et le provoque. Il l'écrase de consignes impossibles à respecter.

— Quand tu auras lavé le pont, tu laveras aussi les mâts ! Et quand tu auras terminé, tu prépareras le repas !

Un jour, c'en est trop. Le jeune homme explose et laisse parler son indignation.

— Vous êtes des brigands ! Dès que nous serons à terre, je vous dénoncerai aux autorités !

— Ha, ha, ha ! ricane le capitaine. Écoutez-moi ça ! Quand NOUS serons à terre ? Et tu NOUS crois assez fous pour te laisser y poser le pied ?

Le mousse prend conscience qu'il aurait dû se taire. Trop tard !

Déjà un attroupement se forme. Tous le prennent à partie et chacun y va de son supplice pour se débarrasser de ce mouchard.

— Qu'on lui coupe la tête et qu'on n'en parle plus !

— Non, à la mer, c'est plus drôle ! Qu'on voie s'il sait nager !

— Oui, mais qu'on en coupe quelques morceaux avant, pour attirer les poissons !

Un bandit cependant prend le mousse en pitié.

— Et si on l'enfermait dans un tonneau qu'on jette par-dessus bord ?

Pour ne pas être suspecté de bonté, il simule la cruauté :

— Avec de l'eau et du biscuit, pour qu'il ait le temps de se voir mourir.

— Oui, oui ! braillent les forbans. Ça c'est une idée !

Aussitôt, le garçon est enfermé, avec de quoi boire un peu, et manger, puis plouf ! dans les flots.

La barrique est un instant secouée par le sillage du vaisseau pirate qui met les voiles, puis elle s'immobilise, lourde, dans le grand silence bleu.

Comme Noé dans son arche, le prisonnier espère.

« Un bateau peut croiser dans les parages, qui sait. Ou l'océan me pousser sur un rivage habité. Le tout est de garder confiance et de tenir. Tenir ! »

Il s'autorise deux gorgées d'eau par jour et il suce un peu de biscuit trempé qu'il laisse sécher pour l'économiser.

Malheureusement, après des jours de navigation, sa situation ne s'est pas améliorée. Il est toujours en mer, séquestré, dans une embarcation qui barbote au gré des courants. Il a chaud. Il est sale. Les puces l'attaquent, les poux. Son corps le démange, il est à l'étroit. Quel supplice !

En se grattant, il se prend la main dans le cordon qu'il a complètement oublié. Il se met en colère :

— Ah bonté ! Qu'est-ce que c'est encore ? Mais... mais...

Il pousse un cri de joie en retrouvant son talisman.

— Dire qu'il était là et que je ne le voyais pas ! Comment est-ce possible ? C'est le moment ou jamais de te solliciter, ami cordon. Non ?

Il repense à son maître, lorsqu'il faisait grandir ou rapetisser son bateau :

— Se concentrer, murmure-t-il. Puis laisser agir la volonté par la pensée.

Il réfléchit longuement, se rassemble, et demande dans son for intérieur :

« Cordon, s'il te plaît, conduis-moi dans le port où se dirigent les bandits ! »

À l'instant même, le baril choisit une nouvelle direction et file à toute allure, au ras des flots.

— Youpi ! Tu m'as entendu ! s'exclame-t-il en se cognant la tête.

« Maintenant, cordon, j'ai trop faim et trop soif. Donne-moi je te prie, une miche de pain blanc et une cruche de vin clair. »

Le pain arrive, le vin aussi, et le garçon se désaltère en dévorant à belles dents.

Peu après, le voici en vue du continent. Hélas trois fois, son arrivée se complique, car un autre navire est en approche aussi : celui des pirates ! Ils sont même tout près l'un de l'autre, et le mousse, cloîtré dans son tonneau, ne le voit pas. Il entend, Dieu merci. Des voix qu'il reconnaît au premier mot.

— Regardez ! Là ! (C'est le bandit qui réclamait qu'on lui coupe la tête.) J'ai la berlue ou quoi ? C'est pas notre tonneau, ça ?

— Pour sûr, c'est vrai ! (Celui-ci, c'est l'affreux qui voulait le donner aux poissons.) Qui sait si ce maudit gamin n'est pas encore vivant ! Faudrait qu'on en ait le cœur net, cap'tain !

— Qu'on mette le canot à la mer ! ordonne le capitaine. Et qu'on se débarrasse de ce crampon avant qu'il soit trop tard !

Le mousse entend le grincement des poulies qui descendent la barque. Il est temps de déguerpir !

« Cordon, cordon, s'il te plaît, jette-moi au sec le plus vite possible et envoie des gens à mon aide. Ça presse ! » pense-t-il.

Alors une vague énorme enveloppe la barrique et, en équilibre sur sa crête, la roule jusqu'au rivage où elle la dépose avec une révérence.

Dans les villages de la côte, des yeux observent la mer en permanence. Le navire n'est pas passé inaperçu et l'épave non plus. Elle est à peine échouée que des hommes accourent, espérant une aubaine.

— Est-il vide ? Est-il plein ? s'écrient-ils en se précipitant vers le tonneau.

— Il est plein ! leur répond le jeune homme, qui les entend. Vite, ouvrez ! J'ai des révélations à faire.

Avec mille précautions, ils font sauter le couvercle et libèrent le prisonnier, qui prend une grande bouffée d'air frais.

— Là ! s'exclame le mousse en désignant les pirates. Ce bâtiment ! Prévenez la garde ! Ce sont des brigands ! Ils pillent, ils tuent ! J'étais à leur bord, je les ai vus. Ce sont eux qui m'ont jeté à la mer, tout vivant.

Pas de chance pour les canailles ! Ils ne peuvent plus mettre en panne, ni manœuvrer pour regagner le large.

Leur navire, à peine à quai, est envahi par les soldats, qui procèdent à une fouille minutieuse, découvrent l'or et les bijoux, et arrêtent les odieux.

Ils sont emprisonnés aussitôt et les juges, à la première heure du matin, siègent puis décident sans hésiter :

— Coupables !

Une heure après, ils sont exécutés.

Toute la ville résonne de l'exploit du mousse et de son odyssée solitaire. Quelle chance il a eue et surtout quel caractère !

Le roi, naturellement, l'envoie aussitôt chercher. Pas pour le féliciter, ni pour le décorer, mais pour lui demander de l'aide.

— *Comment ? Un simple mousse aider un roi ?*

— *Parfaitement ! Voici pourquoi :*

« L'année dernière, une bande de sorcières s'est attaquée au royaume et, du jour au lendemain, tout est allé de travers : les vaches ont mis bas des agneaux, les fruits ont mûri en hiver, les gens ne s'adressaient plus la parole et se tiraient la langue à tout propos. Comble de misère, les vilaines avaient établi leur quartier général sous le château et menaient jour et nuit un charivari à rendre dingy !

« Au début, le roi a fait le gros dos, de peur de leur déplaire. Mais quand il a vu que les affaires du royaume partaient à vau-l'eau, il a pris le taureau par les cornes et les a chassées avec perte et fracas.

« Ah, elles ont bien décanillé, les vipères ! Mais leur départ a coûté cher au roi. Elles ont emmené deux otages avec elles : ses propres filles, Fleur-Sans-Pareille et Bonté-Sans-Égale, ses princesses adorées. Puis elles les ont larguées, toutes seules, sur une île de la mer, gardée par des tigres et des jaguars féroces, des panthères et des pumas.

— Et ce n'est pas tout, précise le roi qui raconte son malheur. Elles les ont emmorphosées¹¹ !

— Emmorphosées !

— Oui, tu as bien entendu !

Il hésite un instant, car il garde le pire pour la fin, puis reprend en contenant sa rage :

— Emmorphosées en guenons !

Quelle horreur ! Le jeune homme grimace de dégoût.

— Mais il faut envoyer votre armée, Majesté ! s'exclame-t-il, indigné.

— C'est bien ce que j'ai fait, parbleu ! Mes navires ont cinglé vers l'île où elles sont retenues. Mais ceux qui ont abordé ont été coulés et leurs équipages dévorés par les fauves.

Le jeune homme compatit à la douleur du roi, mais se demande bien ce qu'il attend de lui.

— J'ai pensé, poursuit alors celui-ci, que seul dans ton tonneau, tu avais plus de chance que mes vaisseaux.

Le garçon réfléchit, pèse le pour et le contre, puis se décide :

— Je veux bien essayer, Majesté ! Mais que proposez-vous en échange ?

— Une de mes filles ! Celle qui te conviendra !

— C'est bien payé, apprécie le garçon. J'accepte. Cependant, si je vous assure de déployer tout mon courage à les sauver, je ne garantis pas que je réussirai.

— J'ai confiance ! assure simplement le roi. Dis-moi ce qu'il te faut et tu l'auras.

— Vous l'avez déjà dit, sire : un tonneau ! Plus spacieux que celui des pirates, mais un simple tonneau.

Sans attendre, le roi convoque ses tonneliers pour qu'ils prennent les consignes du mousse.

— Je veux que les douves¹², dans leur partie supérieure, soient en corne, pour laisser filtrer la lumière, car je ne voyagerai plus dans le noir.

Et également que le couvercle puisse s'ouvrir de l'intérieur, ainsi je pourrai prendre l'air.

Le lendemain, les tonneliers proposent une maquette du projet et trois jours plus tard le tonneau est prêt. Vite, on l'approvisionne en vivres et en boisson, puis on descend vers le rivage pour le mettre à l'eau.

Au moment où le jeune homme s'apprête à embarquer, le roi lui propose un de ses valets pour l'accompagner.

— Merci bien, Majesté. Le moment venu, je préfère choisir ma récompense en toute liberté. Je n'aime pas partager.

En réalité, il ne veut pas qu'un étranger découvre son cordon et surprenne son secret.

Après s'être glissé à bord, il ouvre la trappe et dresse un petit mât muni d'une voile. Elle claque au vent et pousse le tonneau vers le large.

— Que Dieu te garde, moussaillon ! s'écrie le roi plein d'espoir.

L'embarcation progresse imperceptiblement et le jeune homme sait qu'à cette vitesse il n'arrivera jamais à destination. Il veut juste donner le change pour ne pas éveiller les soupçons et, dès qu'il est hors de vue, il rentre le mât, replie la voile, referme l'écouille, puis en pensée s'adresse à son cordon :

« Cordon, ami cordon enchanté de m'aider, conduis-moi, je te prie, jusqu'à l'île où les princesses sont détenues. De tout mon cœur, merci. »

Le tonneau roule sur lui-même, cherche son cap, puis se soulève légèrement et prend de la vitesse.

Quelques jours passent. Le jeune homme ne manque de rien. Il boit à sa soif et mange à sa faim. Puis il revient à son cordon pour faire le point :

« Est-ce encore long, ami ?

— On approche, répond celui-ci. À peine vingt-quatre heures de navigation. »

Le jeune homme songe aux fauves qui montent la garde. Il se dit :

« Les bêtes pressentent les événements à venir. Il ne faudrait pas qu'elles nous repèrent. »

Puis, il se concentre et demande :

« Mon bon cordon, finissons donc le voyage sous la mer. C'est plus prudent. »

Le cordon obéit. Le tonneau s'enfonce dans les flots et poursuit, invisible, jusqu'à destination. Une fois sur place, il s'immobilise sous les remparts de la forteresse qui sert de prison et attend que son pilote lui donne ses instructions.

Les fauves ont néanmoins flairé l'intrus. Ils le cherchent en grognant, en sifflant. L'air est déchiqueté par leurs vents de colère. Si le jeune homme se montrait, il serait aussitôt dévoré.

Prudent, il reste à couvert et évalue la situation.

— Il faudrait que je puisse me glisser dans la chambre des princesses, sans quitter mon abri. Un tunnel ! C'est un tunnel qu'il me faut.

Il ferme les yeux, respire profondément et sollicite le cordon :

« Ami, c'est encore moi. Je réclame ton assistance. Ouvre-moi un passage à travers les fondations du château, les murailles et les cloisons. Conduis-moi jusqu'aux demoiselles. »

Il n'a pas achevé que le cordon, jamais fatigué de l'aider, se met en action. La terre tremble, l'embarcation pénètre dans le sol, progresse avec lenteur. Autour de l'île, les fauves redoublent de fureur. Ils grattent, ils crachent, ils crient. Ils se sentent impuissants. Un adversaire insaisissable les défie.

Soudain, après un ultime craquement, le véhicule s'arrête et le jeune homme ouvre grand l'écouille. Oui, il est bien dans la chambre des filles, et ce qu'il découvre le sidère. Les deux princesses le regardent, terrorisées, serrées l'une contre l'autre. Mais ce ne sont pas deux êtres humains. Ce sont... deux guenons, bel et bien !

Il cache son embarras, force sa joie et s'écrie en s'extirpant de son tonneau :

— Ne craignez rien, je viens vous délivrer !

— Nous délivrer ? s'étonne l'une d'elles. Mais... qui vous envoie ?

— Ouf, soupire-t-il, elles ont conservé leur voix humaine ! C'est votre père, pardi !

Il se précipite vers celle qui a parlé, l'entraîne.

— Venez vite ! Il n'y a pas un instant à perdre.

— Et moi, monsieur ? demande la seconde, avec timidité. M'emmènerez-vous ou m'abandonnerez-vous ici ?

Ces mots sont chauds, caressants comme la laine, et celle qui les prononce, modeste, en retrait, c'est...

— Bonté-Sans-Égale, comment pourrais-je vous délaisser, allons ?

— Vous connaissez mon nom ?

— Je l'ai deviné. Il vous convient à merveille. Et vous, dit-il à sa sœur, vous êtes Fleur-Sans-Pareille. Mais dépêchons, nous parlerons à bord.

Il les aide à prendre place dans l'habitacle, puis les rejoint. Ils sont un peu à l'étroit. Qu'importe. Oups ! en se serrant...

Il referme l'écoutille et, la main sur le cœur, il déguste cet instant de bonheur.

« Oh mon bon cordon, si tu savais ! Emporte-nous bien loin et que ce cauchemar se termine ! »

Machine arrière toute !

La barrique s'enfonce dans la terre, au retour plus rapidement qu'à l'aller, retrouve les flots par où elle est arrivée et prend le large, distançant les fauves plus énervés que jamais.

Pendant le voyage, les trois jeunes gens font connaissance. Ils se plaisent. Quelle belle croisière ! Elle aurait pu durer plus longtemps. Dommage ! Mais c'est le cordon, en secret, qui dirige la manœuvre. Il conduit chacun vers la sortie, car tout n'est pas encore dit.

Lorsqu'ils parviennent en vue des côtes du royaume, les vigies qui scrutent l'horizon, signalent d'un même cri, l'apparition du tonneau. Le jeune homme, d'ailleurs, a ouvert l'écoutille et dressé haut le mât qui supporte la voile. Sur la toile, il a écrit ces trois mots : JE LES AI !

— Il les a ! répètent les guetteurs qui font danser la bonne nouvelle.

Hurlements dans la ville ! Acclamations de joie ! Tirs de canon !

Le roi, impatient, se précipite pour accueillir son petit monde et arrive sur la grève quand le tonneau s'y échoue. Le jeune homme sort le premier, puis aide les demoiselles.

Abomination ! Tout le monde avait oublié. Les héritières ont toujours leur apparence de guenons ! Revêtues de leurs robes, on dirait... des animaux savants.

Tant pis ! Le père est si heureux de retrouver ses enfants. Il les presse dans ses bras, les couvre de baisers, et son amour provoque chez tous sourires et attendrissement.

— Sire, lui propose alors le jeune homme. Si vous le permettez, je peux vous les démorphoser¹³.

— Comment ça, si je le permets ? Tu pourrais ? Mais...

Il suffoque d'étonnement. Il en demeure muet.

Le garçon sourit. Il s'approche des princesses, ses amies, prend leurs mains tendrement et les regarde au fond des yeux.

« Tu m'as tant secouru, cordon, songe-t-il avec émotion. Achève ce que tu as commencé, maintenant. Redonne-leur leur belle apparence. Je ne veux plus les quitter. »

Devant le roi, devant le peuple qui croit rêver, les deux guenons disparaissent dans un orage d'étincelles d'où surgissent deux superbes demoiselles : Fleur-Sans-Pareille et Bonté-Sans-Égale.

— Mes petites !... Mes chérubines !... s'effondre le roi en sanglotant.

— Hourra ! Hourra !

Le monarque se reprend. Il rit, il pleure, il essuie ses larmes et dit à son jeune bienfaiteur :

— Je n'ai qu'une parole. Choisis celle que tu voudras !

— Pour n'en injurier aucune, répond le garçon fort malicieusement, je vous les prends toutes les deux, Majesté. L'une pour les avoir délivrées. L'autre pour les avoir démorphosées.

Le père, de toute façon, n'a pas son mot à dire et il n'essaie même pas. Car, pour montrer à tous qu'elles approuvent ce choix, Fleur-Sans-Pareille et Bonté-Sans-Égale ont déjà saisi leur amoureux par le bras et elles l'entraînent sous les vivats !

Rose Renaud de Saint-Cast (Côtes-d'Armor) racontait cette histoire en 1880. Elle la tenait d'un nommé Plessix, matelot, qui l'avait recueillie du vent certainement, lorsqu'il naviguait entre les grands horizons. Paul Sébillot, toujours lui, était là pour écouter et pour noter scrupuleusement.

11. Métamorphosées
12. Voir note p. 34.
13. Défaire la métamorphose.

10

VENDU POUR UN PEU DE TABAC

Où l'on voit une promesse résister
aux tourbillons du temps.

Abandonner son enfant !

La mère avait toujours repoussé cette idée avec effroi, chaque fois qu'elle était venue la hanter. Mais la misère, à force, avait usé sa volonté et elle s'était résolue à accepter. Un jour, elle se décida.

— Peder, dit-elle à son garçon, je ne peux plus te nourrir, je ne pourrai pas t'éduquer. Je ne veux pas que tu deviennes nuisible comme un chardon sur un talus. Je vais devoir trouver quelqu'un à qui te donner. Je suis un handicap. Sans moi, tu auras plus de chances de réussir ta vie.

Elle avait parlé avec sévérité et il lui en coûtait. Mais si son fils avait protesté, pleuré, elle aurait perdu courage et elle aurait pleuré aussi, c'était certain.

L'enfant avait regardé sa mère, sans un mot. Il était doux, docile. Un bon petit, souple à mener. Il comprenait qu'il n'avait pas d'autre choix. Il accepta. Bien obligé !

Ils quittèrent leur pauvre cahute et prirent la route de la ville. Une fois arrivés, ils commencèrent à chercher, s'adressant aux gens qu'ils croisaient, tapant aux portes.

— Mon garçon est gentil. Il vous rendra bien des services. Prenez-le. Il est facile à entretenir.

Mais qui veut se charger d'un enfant en plus des siens ?

De rue en rue, de porte en porte, elle parvint au centre de la ville, à la maison du bourgmestre¹⁴. Elle frappa. On ouvrit. Un homme se tenait sur le seuil, l'air engageant.

— Mon garçon est gentil, recommença-t-elle pour la centième fois. Serviabile, il fera tout ce que vous lui ordonnerez...

Pendant qu'il parlait, une fillette arriva et se tint à côté de l'homme. Elle avait le même âge que Peder, neuf ans environ, et elle le regardait en souriant. Elle était joliment vêtue d'une robe à volants, et Peder, malgré ses pauvres vêtements, ne se sentit pas différent. Il lui rendit son sourire.

— Je crois que nos enfants se sont déjà choisis, madame, répondit l'homme. J'accepte votre fils. Il servira de compagnon à ma fille. Allez, et

ne vous faites aucun souci.

Peder entra et la porte se referma.

La mère resta un instant interdite, à se demander si elle rêvait. Son garçon était parti si rapidement ! Elle n'avait même pas eu le temps de... De quoi ? De l'embrasser ? De lui adresser d'ultimes recommandations ? De le retenir peut-être, en se laissant envahir par les regrets ? À quoi bon !

— Le mieux, c'est qu'il m'oublie, murmura-t-elle devant la porte close.

Elle s'en alla, certaine d'avoir placé son enfant à l'abri.

Chez le bourgmestre cependant, l'arrivée de Peder ne faisait pas l'unanimité. L'épouse, sans remettre en question le choix de son mari, ne l'applaudissait pas pour autant.

— Je me demande quelle mouche vous a piqué, mon ami ? Mais si notre petite Hanne peut y trouver profit, admettons !

Elle avait toujours vécu dans l'aisance et appris à se méfier, dès l'enfance, des gens qui n'étaient pas de sa condition. En vérité, elle n'acceptait pas la présence d'un pauvre sous son toit et elle le surveilla avec la ferme intention de lui rappeler qui il était, s'il venait à l'oublier.

La fille se moquait bien des préjugés de sa mère. Dès qu'elle avait vu Peder, elle s'était sentie attirée par lui et, en quelques jours à peine, les deux enfants étaient devenus d'inséparables amis. Ils jouaient en fredonnant des airs, ils dansaient sur leurs marelles et montaient de la Terre jusqu'au Ciel, où ils restaient accrochés des journées entières.

Le bourgmestre se félicitait d'avoir écouté son bon cœur.

— Notre petite Hanne est métamorphosée depuis que nous hébergeons ce jeune Peder. Cela me réjouit. Je ne l'ai jamais vue aussi gaie.

— Vous voulez dire qu'elle n'a jamais été aussi turbulente, contesta son épouse. Elle rit comme une sottise, pour un oui, pour un non. Elle court partout, elle saute, et c'est un tintamarre dans la maison. Je suis lasse ! Je suis... à bout !

— Allons, mon amie ! Ces deux enfants s'entendent à merveille. Ils s'aiment comme frère et sœur, quasiment.

Que n'avait-il pas dit !

— S'aimer ? J'espère bien que non ! s'offusqua la grincheuse. Comme vous y allez !

Le mari préféra temporiser.

« De toute façon, pensa-t-il, les vacances s'achèvent et, avec la rentrée, la maison retrouvera son calme dans la journée. »

Il était trop confiant et il sous-estimait l'aigreur de son épouse.

Un matin, les enfants venaient de partir à l'école. Il avait plu au cours de la nuit et une grande flaque sur la chaussée leur barrait le passage.

— Tu vas te mouiller les pieds, Hanne ! prévint Peder. Attends, je vais te porter.

La fillette s'accrocha au cou du garçon. Il la souleva en la serrant pour ne pas la lâcher et il la fit traverser, en éclaboussant un peu ses bas de pantalon.

— Voilà ! Ainsi tu ne te saliras pas.

Après l'avoir reposée, il l'embrassa sur la joue. Un gentil petit bisou.

— Merci, Peder, répondit Hanne, avec un grand sourire.

Le remerciement valait pour la traversée et le sourire pour le baiser. Puis ils reprirent leur route en se tenant par la main.

La scène n'avait pas échappé à la mère qui les surveillait depuis sa fenêtre.

— Ah, je l'attendais celle-là ! s'écria-t-elle indignée. Regardez-moi ça, ce moins que rien ! Il a osé... toucher ma fille ! Petit dépravé !

Elle s'empressa de prévenir son mari. Elle était pourpre, scandalisée, quand elle arriva auprès de lui.

— Vous voyez où mènent vos décisions ! s'exclama-t-elle après lui avoir raconté la scène. Vous avez fait entrer le loup dans la bergerie !

— Vous exagérez, allons ! chercha à la rassurer le bourgmestre. C'est la preuve que Peder est bon et dévoué.

— Dites plutôt déluré !

— Pas du tout ! Il commence à se sentir en confiance, au contraire. Vous verrez, il va s'épanouir chez nous. Se révéler. Un enfant, c'est une promesse, et nous allons l'aider à s'accomplir.

— Pour ça, il promet, en effet. Et il nous montre déjà comment. Vous êtes trop naïf, mon ami ! Le plomb ne peut pas se transformer en or et lorsqu'on est né pour être un sou, on ne peut pas devenir un écu.

— Arrêtez donc ! Vous vous faites des idées !

— Je sais ce que je sais. Et quoi qu'il en soit, je ne veux plus le voir ici. J'exige que vous m'en débarrassiez !

Sur ces mots, elle s'en alla, encore plus furieuse d'avoir dû argumenter.

Le bourgmestre demeura seul, contrarié. Sa femme ne changerait pas d'avis. Il la connaissait et n'avait plus, hélas, qu'à s'incliner. Peder ne pouvait plus rester et il fallait qu'il lui trouve rapidement un bon emploi. Par chance, un navire marchand avait abordé quelques jours auparavant et devait repartir prochainement.

À tout hasard, il rendit visite au capitaine.

— Vous tombez bien ! s'exclama-t-il. J'ai justement besoin d'un mousse. J'en avais un, mais il est malade. J'ai dû le débarquer.

Le bourgmestre rentra chez lui :

— Voilà, dit-il à son épouse, c'est fait. Je l'ai vendu contre un peu de tabac.

Puis il alla annoncer à Peder qu'il partait. Il n'était pas fier de lui.

— Il n'est jamais trop tôt pour acquérir un bon métier, essaya-t-il de se justifier. Sur ce bateau, tu apprendras beaucoup. Tu es un bon garçon, plein de belles qualités. Je suis sûr que tu sauras les employer à réussir ta vie.

Peder écouta sans protester. Il lui semblait qu'il n'était rien. Il avait été abandonné par sa mère et il devait à nouveau partir, s'arracher. Son existence ne serait-elle qu'une suite de déracinements ? La première fois, il ne perdait rien. Qu'un avenir de misère. Mais aujourd'hui ? Quitter Hanne ! Le trésor de ses neuf ans...

Hanne ne protesta pas non plus quand elle apprit la nouvelle. Elle regarda sa mère et se tut. Mais son silence criait : « Aucun océan ne nous

séparera ! » Puis elle se rendit dans la remise où l'on rangeait les outils, retira un anneau d'or qu'elle portait au doigt et le coupa en deux, à l'aide d'une pince.

Elle courut ensuite auprès de Peder dont le baluchon était déjà prêt et elle lui glissa une moitié de sa bague dans la main.

— Je garde l'autre, lui murmura-t-elle à l'oreille. Je ne t'oublierai pas.

En se penchant, elle lui rendit le baiser qu'il lui avait donné et qui avait tout déclenché.

— Merci ! répondit-il avec des larmes dans les yeux.

Le remerciement valait pour la bague et les larmes pour le baiser. Hanne sentait la camomille et le jasmin. Avec l'anneau, il emporta le parfum.

Le départ, le port, la mer et... une nouvelle vie parmi les hommes, rude, où l'enfance n'existait plus.

Après des mois de navigation, peut-être des années, après bien des mers sillonnées, le bateau fit un jour escale dans un port, sur un autre continent. La ville accueillait un sage très réputé et on se pressait de toute la région pour l'écouter. Quand les matelots apprirent la nouvelle, ils se rendirent au grand complet, à l'église où il enseignait, dès que le navire fut déchargé.

— Toi, mousse, reste à bord ! commanda le capitaine. Et que le repas soit prêt à notre retour !

— À vos ordres, capitaine !

Après le départ de l'équipage, le bateau, comme mort, ne bougeait plus. Peder s'y retrouvait seul pour la première fois. Il allait commencer à préparer le repas, quand il entendit appeler.

— Au secours, quelqu'un ! Je suis retenue ici depuis cent ans ! Venez me délivrer !

C'était une voix âgée. Une femme. Sa plainte était déchirante, à vous glacer. Elle semblait proche, comme si elle montait de la cale, sous les pieds, et lointaine à la fois, venue du fond des temps.

Peder sortit sur le pont et écouta.

— Au secours, quelqu'un !...

Toujours la même clameur de solitude. Ni de la cale, ni du temps, elle provenait d'une île au large du port. Un demi-mille environ. Mais c'était dans son cœur qu'il l'entendait.

Peder descendit l'annexe¹⁵ à l'eau et rama vers la voix. Lorsqu'il accosta, une très vieille femme l'attendait sur le rivage, échevelée, vêtue de haillons.

— Dieu soit loué ! J'ai été entendue ! s'écria-t-elle en marchant vers Peder.

— Que puis-je pour vous, madame ?

— Me traverser, tout simplement. Je suis captive depuis que j'ai été chassée, jadis, du continent.

Peder, poli, n'eut pas l'indélicatesse de lui demander pourquoi elle avait été punie. Il se contenta d'offrir son aide.

— C'est bien facile ! Montez, madame.

— Sois béni, mon petit, le remercia-t-elle. Je saurai te prouver ma gratitude.

Lorsqu'ils touchèrent la côte, la vieille lui demanda :

— Pourrais-tu me rendre encore un service ? J'aimerais que tu me conduises chez ma sœur, qui vit dans la montagne.

Peder pensa à son repas, mais il avait envie de soulager la pauvre femme. Il avait été abandonné, lui aussi, par deux fois, et la seconde, littéralement chassé. Il connaissait la déchirure de la séparation. Il ne pouvait la rencontrer chez un autre sans s'efforcer de l'apaiser.

— C'est entendu, madame. Je vais vous accompagner, accepta Peder, sans faire allusion à ses obligations.

En chemin, la vieille lui dit, à brûle-pourpoint :

— Quand nous serons chez ma sœur, ne te frappe pas, surtout : c'est une sorcière. Et quand elle te demandera ce qui te ferait plaisir, demande-lui seulement sa vieille nappe, pliée sur sa plus haute étagère.

La sorcière fut très heureuse de retrouver sa sœur, qu'elle n'avait pas revue depuis un siècle. Elle voulait de ses nouvelles, savoir comment elle se sentait après une aussi longue captivité et surtout :

— Comment as-tu fait pour te libérer ?

— J'ai appelé, tiens donc !

— Pendant cent ans ?

— Parfaitement ! Et qui m'a entendue ?... Un enfant ! Cela ne t'étonne pas plus que moi, n'est-ce pas ! Le voici !

— Tu mérites une récompense, petit, dit la sorcière en se tournant vers lui. Dis-moi, qu'aimerais-tu ?

— Pas grand-chose, madame. Juste la vieille nappe pliée sur votre plus haute étagère.

— Hi, hi, hi ! ricana la sorcière. Tu n'as pas trouvé cela tout seul, je crois. N'empêche, prends-la. Elle est à toi.

Peder et sa compagne s'en allèrent, mais à peine sortis, la vieille demanda une nouvelle faveur au garçon.

— J'ai une deuxième sœur qui habite sur un autre mont, à trois vallées d'ici. J'en profiterais bien pour aller la saluer. Nous sommes si proches ! Acceptes-tu de faire la route avec moi ?

— Bien volontiers, madame. Seulement, j'ai mission de préparer le repas de l'équipage et...

— Pas de souci pour ton dîner, petit, car il est déjà cuit ! Quand tu déplieras la nappe, la table sera servie, avec des mets comme tu n'en as jamais vu.

— Alors, allons-y !

Ils traversèrent les trois vallées et, en chemin, la vieille confia à Peder :

— Peut-être que tu t'en doutes déjà, mais ma deuxième sœur est aussi sorcière que la première et, comme elle, elle voudra te gâter pour ce que tu m'as fait. Réclame-lui donc sa vieille épée qui se plie comme un couteau.

Cette sorcière-là fut folle de joie de retrouver sa sœur, dont elle n'avait pas entendu parler depuis son exil forcé. Après l'avoir embrassée, elle lui demanda, très intriguée :

— Explique-moi, je ne comprends pas. Tu n'as pas pu t'enfuir. Alors ?...

— Alors, j'ai appelé à l'aide et quelqu'un est venu.

— Comment ! Tu as appelé à l'aide et les hommes t'ont secourue ?

— Mais non, pas les hommes ! Un enfant. Lui !

— Ah bon, je me disais aussi !...

Puis, considérant Peder avec intérêt, elle lui dit :

— Et comment pourrais-je récompenser notre ami d'avoir tiré ma sœur de cette chienlit ?

— En me donnant, s'il vous plaît, votre vieille épée qui se plie comme un couteau, répondit Peder.

— Hé, hé, hé ! gloussa la sorcière en plissant sa bouche qui n'avait plus que trois dents. Tu n'as pas trouvé cela tout seul, à mon avis. C'est mon petit doigt qui me le dit. Tiens, je te la donne et je t'explique. Regarde : tranchant noir, c'est la mort. Tranchant blanc, c'est la vie. Très pratique. Elle tue et ressuscite !

Mais, alors que Peder croyait enfin retourner au bateau, la vieille l'entraîna encore plus loin. Une troisième sœur, la dernière, qui résidait à deux pas... Dommage de ne pas saisir l'occasion !... Et comment refuser quand on est bon garçon ? Peder ne savait pas.

— Inutile de t'avertir, lui dit la vieille, tu sais maintenant que nous pratiquons tous le même métier, dans la famille. Donc, quand ma troisième sœur voudra te remercier, demande-lui son vieux livre de cantiques. Il contient des prières pour toutes les maladies. Tu chantes l'air et ton malade guérit.

Peu après, ils arrivèrent chez la troisième sorcière.

— C'est toi ! s'exclama-t-elle en ouvrant la porte. Pas possible ! Tu t'es évadée ?

— Tu n'y es pas. J'ai crié, crié à m'en casser la voix.

— Et tu as fini par apitoyer ceux qui t'avaient condamnée.

— Ma pauvre, tu rêves ! Un enfant au grand cœur m'a secourue.

— Pas étonnant ! C'est des enfants que viendra le salut ! (Et, regardant Peder, elle poursuivit :) C'est toi, je parie. Qu'est-ce qui te fait envie ? Dis-le. Tu l'as !

— Votre vieux livre de cantiques.

— Ho, ho, ho ! pouffa la sorcière. Tu es bien inspiré, même si je pense qu'on t'a aidé. Tiens, c'est de bon cœur. Emporte-le et, surtout, utilise-le avec rigueur.

Ils prirent congé et, alors que Peder s'apprêtait à sortir, la troisième sœur l'arrêta.

— Non, petit. Par ici la sortie, dit-elle en lui désignant une porte dérobée.

Une surprise l'attendait. L'entrée se trouvait dans la montagne, et la sortie... dans la ville ! Au port, précisément, sur le quai où était amarré son bateau.

— Ça alors ! s'écria-t-il, étonné. Encore un cadeau !

Mais quand il se tourna vers sa vieille prisonnière, pour lui demander la cause de ce mystère, elle avait disparu, de même que la bicoque de la sorcière.

L'angoisse l'assaillit. Vite, il fouilla dans ses poches. La nappe était bien là, et le couteau, et le livre. Son aventure était donc bien réelle.

— C'est le moment où jamais de commencer les essais, décida-t-il. D'abord le repas. Il est bientôt midi, les hommes ne vont plus tarder.

Il monta à bord et se rendit dans le carré¹⁶ de l'équipage. Là, il déploya sa vieille nappe, l'étala sur la table et... poussa un cri. Le repas était servi ! Et quel repas ! Un véritable festin : charcuteries, crustacés, volailles, rôtis, et des légumes, et des fruits. De la vraie nourriture d'officiers ! Sans parler des vins.

Les marins arrivaient justement. Ouf, il était temps ! Leurs pas résonnaient sur le pont, ainsi que leurs grosses voix habituées à discuter avec le vent.

— On est affamés, mousse ! J'espère que le repas est cuit, sinon...

Le capitaine se tut d'un coup, en découvrant quelle table l'attendait.

— Mais... comment as-tu fait ?

— C'était la première fois que je n'avais personne dans les jambes pour m'embarrasser, répondit Peder, très sûr de lui. J'en ai profité.

Le capitaine avala la couleuvre et s'écria :

— Pour le mousse, hip, hip, hip !

— Hourra ! répondirent les matelots en lançant leurs suroûts¹⁷.

L'eau à la bouche, ils s'attablèrent sans perdre de temps et passèrent la moitié de l'après-midi à se délecter en discutant.

Pendant qu'ils étaient occupés, Peder attira Médor, le chien du bord, sur le pont et sortit son couteau pour l'essayer. À peine ouvert, il se changea en épée. Tranchant noir : Peder toucha le chien, qui tomba mort. Tranchant blanc : il l'effleura de même et Médor revint à la vie, tout frétilant. Le couteau fonctionnait donc, comme la nappe. Rassuré, Peder le referma et descendit avec le chien, dans le carré.

Des mois passèrent et de nouvelles années. De vastes océans furent traversés. Peder était devenu un jeune homme. Il avait quitté son emploi de mousse pour devenir cuisinier et, de mémoire de marin, aucun équipage n'avait jamais été si bien nourri.

Pourtant, une table bien garnie ne met pas à l'abri des dangers. Un jour, le bateau essuya un si gros temps qu'il faillit chavirer. Quand le calme revint, ils étaient égarés. Ils naviguèrent longtemps, sans parvenir à s'orienter, et quand ils arrivèrent enfin en vue d'une terre, personne à bord ne put l'identifier. Même les plus anciens qui avaient toujours boulingué.

Ils entrèrent donc au port et, au moment où un groupe de matelots s'apprêtait à partir aux nouvelles, des hommes réclamèrent la permission de monter.

L'un d'eux, richement vêtu, qui semblait être le chef, demanda à parler au capitaine.

— Je suis le roi de ce pays, annonça-t-il. Je cherche un médecin pour ma fille. Elle est atteinte de la lèpre. Elle va mourir. Avez-vous à votre bord quelqu'un qui pourrait la soigner ?

— Hélas, Majesté, déplora le capitaine. J'aurais plaisir à vous rendre ce service. Mais ici, personne n'est capable de combattre une telle calamité.

Peder entendait.

« La nappe n'a jamais menti, se dit-il. Le couteau non plus. Pourquoi douter du livre de cantiques ? C'est le moment ou jamais. »

Il s'approcha.

— Je veux bien essayer, proposa-t-il.

— Comment, toi, Peder ? s'étonna le capitaine. Ne faites pas attention, sire, c'est notre cuisinier.

— J'insiste, reprit le jeune homme. Conduisez-moi auprès de la princesse.

Le roi hésita. Il était si désespéré qu'il était prêt à tout tenter, mais il n'acceptait pas qu'on se moque de lui.

— J'espère que tu ne parles pas à la légère. Si tu réussis, tu n'auras pas à te plaindre de moi. Seulement, si tu n'es pas sincère, tu t'en repentiras.

Peder hocha la tête et descendit sur le quai.

La princesse n'en pouvait plus. Elle était rongée par le mal. À son chevet, il exigea qu'on le laisse et, une fois seul, il sortit son vieux livre de cantiques et choisit une prière qu'il chanta.

La princesse, qui dormait, ouvrit les yeux aussitôt et chercha d'où venait cette mélodie. Quand elle vit Peder, elle remua les mains, comme pour les tendre vers lui. À la fin du cantique, elle souriait. Quel changement inouï ! Peder, ému, s'empressa de trouver un autre chant.

« Mademoiselle, restez ! suppliait-il de toutes ses pensées. Aidez-moi, en luttant de votre côté. »

On aurait dit que la musique coulait sur elle en cascade et la purifiait.

À la fin du second cantique, elle s'assit dans son lit. La guérison s'affirmait. Peder choisit une troisième prière, au hasard, et poursuivit pour empêcher le silence de retomber. Les forces de la vie, encouragées, affluaient.

Quand Peder se tut, la princesse se leva, totalement rétablie, et s'approcha pour remercier son sauveur.

Elle était belle. Devant elle, Peder songea à Hanne son amie d'enfance. Qu'était-elle devenue aujourd'hui ? Il toucha, à travers l'étoffe de sa

vareuse, la demi-bague qu'elle lui avait donnée et qui ne l'avait jamais quitté. Hanne, la petite Hanne au baiser, se souvenait-elle encore de lui ? Au fond de lui, une voix lointaine répondit : « Oui ! Oui ! Oui ! »

À cet instant, le roi, qui écoutait derrière la porte et s'étonnait de ne plus rien entendre, entra brusquement et se trouva nez à nez avec sa fille, debout dans la lumière, éclatante comme un coquelicot.

— Papa ! s'écria-t-elle en se précipitant. Regarde, je suis guérie !

Le père embrassa sa fille, puis s'adressa au docteur :

— Je n'ai qu'une parole, lui dit-il. Pour te remercier de ton exploit, je te donne celle que tu as sauvée et la moitié de mon royaume, par-dessus le marché !

Peder sourit, mais il était horriblement gêné.

— Majesté, si l'un pouvait aller sans l'autre, répondit-il avec modestie, je me contenterais de votre moitié de royaume, car je ne puis accepter la princesse. Non parce qu'elle manque de qualités, mais parce que mon cœur bat déjà pour une autre.

Difficile de contester une si bonne raison.

— Dommage ! admit le roi, un peu désappointé. Tu aurais pourtant constitué un gendre parfait. Les futurs prétendants de ma fille – car elle n'en manquera pas ! – devront l'aimer davantage pour elle-même que pour mes richesses, puisqu'elles ont fondu de moitié. Ce qui n'est pas plus mal !

Le lendemain, après avoir fait le point et retrouvé son chemin, le capitaine reprit la mer sans son cuisinier. Le nouveau roi, en effet, restait dans son royaume pour régner.

Il fit rapidement des envieux.

— Il est débutant dans le métier. Il n'y connaît rien. Déclarons-lui la guerre et emparons-nous de ses biens !

Peder était un calme. Il détestait la violence, surtout quand elle était causée par la jalousie et la cupidité. Il n'était pas lâche pour autant et, puisque le combat était inévitable, il combattit... à sa manière : seul, sans aucune troupe, simplement armé de sa vieille épée qui se repliait comme un couteau.

Tranchant noir, quel carnage, mes agneaux ! Il effleurait ses adversaires et ils tombaient, tués net, d'un coup. Si bien qu'en une petite heure, sans peine et sans anicroche, il décima le camp ennemi. Quant aux survivants, ils se rendirent ou s'enfuirent sans demander leur reste.

Lorsqu'il ne resta plus qu'une montagne de corps sur le champ de bataille, tranchant blanc, Peder entreprit de les ramener à la vie. À chacun, il proposait un pacte.

— Je suis prêt à t'accueillir, demandait-il au cadavre dès qu'il ouvrait les yeux. Mais toi, veux-tu vivre dans mon royaume ? L'aimer et l'enrichir de ta présence, en renonçant à la violence. Tu ne seras pas perdant.

— Oui, Majesté, je promets. C'est une chance. Merci !

— Alors, reste en vie !

Mais quand le ressuscité répondait :

— Je suis libre. Je ferai ce qui me plaît, en fonction de mes seuls intérêts !

Peder tranchait :

— Je t'ai sorti de la mort. Retournes-y, benêt !

Devant un tel choix, quelques irréductibles persistèrent dans la violence, mais la plus grande partie y renonça. La population du royaume s'accrut donc du jour au lendemain, considérablement, et il fallut nourrir tous ces nouveaux habitants. Alors, la vieille nappe qui avait fait merveille sur le bateau reprit du service et multiplia les prouesses. Personne ne manqua de rien et chacun mangea à sa faim.

— Bon ! se dit Peder, une fois la paix rétablie. Je suis roi et il me faut une reine. Je vais aller la chercher.

Il arma aussitôt trois vaisseaux et appareilla vers la ville de son enfance. Son arrivée ne passa pas inaperçue. On n'avait jamais vu de si beaux navires, aux voiles éclatantes, à la coque dorée.

Le bourgmestre – c'était toujours celui qui filait doux devant sa femme –, accompagné du conseil de la ville, se précipita sur le port, au-devant de l'amiral.

— Non, pas amiral, monsieur le bourgmestre, rectifia l'un de ses adjoints. Un vrai roi, en chair et en os.

— En chair et en os ? Quel honneur !

Il reçut le visiteur avec respect.

— Sire, vous accepterez bien de dîner avec nous !

Peder ne demandait pas mieux.

Le banquet se tint dans les salons de l'hôtel de ville, en présence d'une foule d'habits et de robes de soirée. Le bourgmestre était accompagné de son épouse revêche et de sa fille. Hanne la perle, la merveille ! Lorsqu'elle fut présentée au jeune roi, elle resta bouche bée devant lui, mais ne le reconnut pas. Quant à Peder, il en perdit l'appétit. En s'approchant pour la saluer, en effet, il avait senti : camomille et jasmin, son parfum. Elle l'avait conservé.

À table, on les plaça face à face et, comme Peder n'avait pas faim, il n'avait pas l'intention de s'attarder. Lorsque le bourgmestre, champagne à la main, eut achevé son toast de bienvenue, il se leva à son tour. Mais au lieu de répondre, il déposa dans le verre d'Hanne, en riant, la demi-bague qu'elle lui avait donnée naguère. Hanne, du bout des doigts, la repêcha, la reconnut et fit de même en trempant sa moitié dans les bulles de Peder.

— Hanne ! s'écria-t-il devant tout le monde. J'étais certain que tu ne m'avais pas oublié.

— Oh, mon Peder, c'est toi ! Tu es revenu me chercher.

Elle grimpa sur la table en retroussant sa robe et sauta dans les bras de son amour d'enfance.

— Toi !

— Toi !

— Je t'aime !

— Ne restons pas ici !

Les invités, éberlués, applaudissaient à tout rompre, riaient, faisaient tinter le cristal du plat de leurs couteaux.

Quand le calme retomba, Peder, dans le silence, s'adressa à la femme du bourgmestre qui l'avait rejeté.

— Madame, lui dit-il, souvenez-vous que chaque enfant, d'où qu'il vienne, est une promesse que l'amour aide à s'accomplir. Ne l'oubliez jamais !

Pour le bourgmestre, il ajouta :

— Et vous, monsieur, qui savez prendre de justes décisions, apprenez à les tenir sans vous laisser intimider par les esprits grognons !

Il les laissa, pétrifiés l'un et l'autre, et rouges de confusion.

Peder et Hanne s'en allèrent en se tenant par la main, comme hier, au tout début de leur chemin. On ne les revit plus. Seul un certain capitaine connaissait la route de leur royaume, mais il garda toujours le silence, par amitié pour son ancien mousse devenu cuisinier.

Ce royaume reste donc à découvrir. Je le cherche et vous aussi bientôt. Si par chance vous parvenez à percer son mystère, promettez-moi d'imiter le capitaine et de ne rien divulguer. S'il vous plaît !

Conte de Norvège.

14. L'équivalent du maire.

15. Canot qui sert à faire la navette avec le rivage, lorsque le bateau est à l'ancre.

16. La salle à manger.

17. Coiffe des marins qui descend en pointe sur la nuque.